

relations

MONTREAL

MARS 1977

VOL. 37 NO 424

PRIX: 75c

L'alcoolisme: mal familial

par Rolland Boyle

Multiculturalisme

par Robert Picard

Pain et évangélisation

par Pedro Arrupe

Renouveau charismatique

- Jacques Custeau
- Jean-Marc Dufort

Littérature

- Afrique
- Structuralisme
- Lévy-Beaulieu

relations

revue du mois publiée sous la responsabilité
d'un groupe de membres de la Compagnie de Jésus

Directeur: Robert Toupin.

Conseil de Direction: Bernard Carrière, Jean-Louis
D'Aragon, Jean-Guy Saint-Arnaud, Jacques Saint-Aubin

Comité de Rédaction: Albert Beaudry, Jacques Chênevert,
Irénee Desrochers, Marcel Marcotte, Robert Toupin

Administration: Maurice Ruest

Rédaction, Administration et Abonnements:
8100, boul. Saint-Laurent, Montréal H2P 2L9
tél. 387-2541

Publicité: Liliane Saddik, 1700 rue Allard, Ville Brossard
tél. 678-1209

M. Jean-Robert Gendron est autorisé à solliciter des
abonnements pour la revue.

SOMMAIRE

mars 1977	Vol. 37	No. 424
Rolland BOYLE, <i>L'alcoolisme: mal familial</i>		67
Robert PICARD, <i>Le multiculturalisme, un "non-sens"?</i> ...		70
André MYRE, <i>Il est ressuscité</i>		73
Jean-Paul LABELLE, <i>Nouveau catéchisme: un sens au voyage</i> "		76
Florian LARIVIERE, <i>Mgr Bourget et l'Université</i>		78
Jacques CUSTEAU, <i>Où en est le renouveau charismatique?</i>		79
Jean-Marc DUFORT, <i>De Vatican II au renouveau charismatique</i>		83
Maurice A. LUBIN, <i>Littérature et politique africaine: une expérience pédagogique à Howard University</i>		86
Pedro ARRUPE, <i>La faim de pain et d'évangélisation I</i>		87
Louis-Bertrand RAYMOND, <i>Les pièges du structuralisme</i>		90
Gabrielle POULIN, <i>Les "Voyageries" de Victor-Lévy Beaulieu</i>		92
Georges-Henri d'AUTEUIL, <i>Victor Hugo revient à la scène</i>		94

Relations est une publication des Editions Bellarmin.
Prix de l'abonnement: \$8 par année. Le numéro: 75¢

Les articles de *Relations* sont répertoriés dans le *Répertoire analytique d'articles de revue du Québec (RADAR)* de la Bibliothèque nationale du Québec, dans l'*Index analytique de périodiques de langue française (PERIODEX)*, dans le *Canadian Periodical Index*, publication de l'Association canadienne des Bibliothèques, et dans le *Répertoire canadien sur l'éducation*. Dépôt légal, Bibliothèque nationale du Québec.

ISSN 0034-3781

Courrier de la deuxième classe - Enregistrement no 0143.

Les élites politiques les bas salariés et la politique du logement à Hull

par Caroline Andrew, André Blais et
Rachel Des Rosiers
15 x 23 cm., 280 pages. — Prix: \$6.75

* * *

Critique épistémologique de l'analyse systémique de David Easton

par Denis Monière
15 x 23 cm., 254 pages. — Prix: \$9.00

* * *

La syntaxe narrative des tragédies de Corneille

15 x 23 cm., 172 pages. Prix: \$6.00

* * *

Jurivoc

Lexicographie, bilinguisme juridique et ordinateur

par Viateur Bergeron et David C. Burke
15 x 23 cm., 352 pages. — Prix: \$12.50

En vente chez votre librairie et aux:

Editions de l'Université d'Ottawa
65, avenue Haste
Ottawa, Ont.
K1N 6N5

"Le Saint Suaire"

Apprenez à connaître le Christ dans sa passion et sa mort au moyen des merveilleuses photos de son linceul.

Les nombreux détails sont d'une aide précieuse durant le Carême, pour le Vendredi-Saint, la Méditation du Mystère Douloureux, vos Homélie, les Retraites, la Catéchèse, l'étude scientifique, etc.

Montage audio-visuel comprenant 36 diapositives colorées ou un film fixe, une cassette et guide de projection en français ou en anglais. — \$19.50

Un livret contenant plus de détails et des photos par un éminent sindologiste: "It is the Lord". — \$1.50

**"Le Saint Suaire"
Séminaire Salésien
Rue Don Bosco
Sherbrooke, Qué.
J1L 1E5**

L'alcoolisme: mal familial

par Rolland Boyle*

Si l'alcoolisme est une maladie, analogue à l'asthme, au diabète, à la fièvre des foies, personne ne s'étonnera d'en trouver des victimes à tous les échelons de la société. L'alcoolisme, comme le diabète, ne respecte ni âge, ni sexe, ni classe, ni profession ou métier, ni religion.

Par ignorance plus que par malice, sans doute, on est porté à considérer l'alcoolisme uniquement sous l'aspect moral d'une dégradation ou d'un vice. Même si l'alcoolisme atteint dix pour cent de la population adulte, même si, selon l'American Hospital Association, quinze à trente pour cent de tous les patients adultes admis en médecine générale ou en chirurgie dans les hôpitaux des grandes villes - en dépit du diagnostic officiel - sont atteints d'alcoolisme, ce dernier n'a pas encore atteint son statut de maladie médicalement "respectable" qui permette un dépistage précoce des premiers symptômes. Alors que les maladies vénériennes reçoivent depuis longtemps

un traitement adéquat, l'alcoolisme n'a pas encore dépassé le stade de la maladie "honteuse" par excellence, de l'intouchable de la médecine, du tabou bien protégé par un mur de silence et un camouflage universel des plus ingénieux.

Nous pensons qu'il faut réagir avec vigueur contre pareille attitude et tâcher de comprendre plus cordialement l'alcoolique, afin de l'orienter si possible, dès la manifestation des premiers symptômes de son mal, ou de l'aider à reprendre courage et espérance malgré ses nombreuses rechutes. Trente ans de contacts avec les alcooliques nous ont appris que 95% des alcooliques se camouflent à leur insu. Un alcoolique sur vingt atteint la déchéance totale du clochard. Pourtant, il n'y a pas de cas vraiment désespéré: ce sont les facilités de traitement qui font défaut!

1- L'ALCOOLISME EST UNE MALADIE

L'alcoolisme est une maladie, progressive et incurable, qui atteint l'homme tout entier. C'est une allergie de l'organisme, doublée d'une obsession de l'esprit. Pour l'alcoolique, le problème n'est pas de renoncer à boire, mais de renoncer *pour de bon* et de se maintenir sobre avec sérénité.

L'alcoolisme est une allergie

Au physique, l'alcoolisme est une allergie, une hypersensibilisation de l'organisme à l'alcool, engendrant *inévitablement* une réaction désordonnée, - doublée d'une obsession de l'esprit. C'est une maladie insidieuse et progressive: la maladie progresse très lentement, et cette lenteur dérouta la plupart des alcooliques et les membres de leur entourage. Le terme en est souvent la folie ou le suicide.

Cette maladie attaque le malade simultanément dans son corps, dans son esprit et dans sa conscience. L'alcoolique se définit: "Toute personne à qui l'abus fréquent des boissons enivrantes crée de sérieux problèmes dans l'organisation et la conduite de sa vie et qui cependant se révèle d'ordinaire incapable de renoncer à boire pour de bon, même si elle le veut, sans aide de l'extérieur."

Maladie incurable... qui peut être définitivement arrêtée

Jusqu'à présent, la science médicale n'a pas réussi à éliminer cette allergie de l'organisme. Un "ancien alcoolique" est une contradiction dans les termes. Quand on est alcoolique, c'est pour la vie. Même après dix, vingt ans de sobriété et d'abstinence, l'alcoolique est, comme le nouveau venu à "un" verre d'une *brosse*. C'est là le commun dénominateur de tous les alcooliques. Mais cette maladie, incurable dans le sens qu'un alcoolique, même après un temps considérable d'abstinence, ne peut plus faire un usage modéré d'alcool, il est possible d'en arrêter définitivement le cours et d'en écarter les effets nocifs, parce qu'on peut en supprimer la cause.

Il y a certaines allergies dont la cause échappe à toute emprise. Je souffre, disons, de la fièvre des foies. Ma volonté n'a aucun pouvoir sur l'atmosphère et sur le pollen qui y flotte; bon gré mal gré, j'éternue. Dans le cas de l'alcoolisme, la cause est à ma discrétion: je n'ai qu'à éviter le premier verre.

Pour le véritable alcoolique, le dernier verre importe peu; toute son attention doit être concentrée sur le *premier* verre, pour l'éviter. Celui-ci, en effet, remet en

L'auteur commence une série d'articles:

1- *L'alcoolisme: mal familial*

2- *L'alcoolisme: mode de vie familial*

3- *L'apothéose du camouflage et de l'imposture*

4- *Le relèvement familial*

pleine activité la soif emmagasinée dans l'organisme hypersensibilisé à l'alcool. L'alcoolique est tout à fait démuné devant l'alcool et doit s'abstenir du premier verre. Toute son énergie tendra à maîtriser sa soif et à bannir absolument l'alcool de sa vie.

Les Alcooliques anonymes ne guérissent pas l'alcoolique de son allergie, mais ils maintiennent avec raison que l'on peut la maîtriser en évitant le premier verre.

L'alcoolisme, obsession de l'esprit

L'obsession demeure après que l'alcoolique a cessé de boire. Cette obsession est l'élément important dans l'alcoolisme et elle est enracinée dans la PEUR comme toutes les autres maladies dites "psychosomatiques" ou maladies provoquées par des causes émotives qui affectent à la fois l'esprit et le corps. Tous les alcooliques que j'ai connus étaient des TIMIDES.

Si, comme nous l'avons vu plus haut, les Alcooliques anonymes ne guérissent pas l'alcoolique de son allergie, ils le libèrent de son obsession. Ils recourent à la thérapeutique de groupe pour aider l'alcoolique à triompher des prétextes et faux-fuyants qui constituent l'ivresse mentale et qui le harcèlent longtemps, même après plusieurs années de sobriété, et que les personnes non alcooliques comprennent difficilement.

Dans l'état actuel de la science, la cause première de l'alcoolisme reste inconnue. Elle n'est pas unique, semble-t-il; la maladie serait la résultante de causes variées, telles, entre autres, que "mommism", frustration, complexe d'infériorité, manque de maturité émotive.

L'alcoolisme, le martyr de la peur

L'alcoolisme est le martyr de la peur. L'alcoolique, au début, consomme de l'alcool pour se détendre et se libérer de ses inhibitions et de ses phobies. Puis, insidieusement, sa fausse euphorie engendre une autre peur: celle de manquer d'alcool. A la fin, il devient obsédé par la boisson.

C'est par cette peur anormale et progressive que s'expliquent les quatre traits distinctifs de tout alcoolique - susceptibilité, puérilité, égocentrisme et manie des gran-

deurs. Ces traits se manifestent par l'irritabilité, la méfiance, l'humeur maussade, les fanfaronnades, l'esprit de chicane, le sentiment de délaissement, l'abattement suivi d'exaltation, le repliement sur soi suivi d'agitation; l'agressivité, l'entêtement, le sentiment de frustration et l'égoïsme. Si à son sentiment d'insécurité et de peur, l'alcoolique mêle la consommation régulière d'alcool, le peureux voit son angoisse envahir bientôt sa personnalité au point de la dominer. Car s'il éprouve un moment de détente dans l'alcool, la détente passée, sa peur l'assaille de plus belle. Il cherche de nouveau un soulagement dans l'alcool; le cercle vicieux se resserre alors progressivement, et l'anxiété grandit au point d'échapper à toute emprise. Le malade en souffre; mais il ne veut pas encore s'avouer son mal. C'est ce qui explique, en grande partie, l'attitude de l'alcoolique envers sa famille et son entourage. Emotivement, il a un cerveau d'enfant dans une tête d'homme. Ses facultés, paralysées par la peur, il se réfugie derrière une façade de dureté apparemment inexplicable.

L'alcoolisme, trouble du comportement

D'après les recherches médicales, l'alcoolisme est essentiellement un *trouble du comportement*. L'alcoolique n'est pas un buveur normal. Chez l'homme normal, l'alcool, absorbé à faible dose, détend et apaise. Chez l'alcoolique, la boisson augmente, stimule la soif et la rend plus brûlante. Au lendemain d'une cuite, l'homme normal ne veut même pas voir ou entendre le mot alcool, tandis que l'alcoolique éprouve un désir violent de boire pour calmer ses nerfs. Si tel buveur admet qu'il est sans force devant l'alcool et que sa vie est devenue ingouvernable, il n'y a pas l'ombre d'un doute, on a affaire à un alcoolique, à un malade.

Au début, l'alcoolique se vante d'être capable de boire ou de ne pas boire à volonté; mais il ne renonce jamais pour de bon. La vérité est qu'il ne peut ni l'un ni l'autre: ni consommer de l'alcool impunément, ni cesser de boire sans aide. Il s'illusionne sur sa maîtrise, en restant sobre pendant des périodes assez longues; mais il reste obsédé par le goût de boire; et quand il recommence, ses abus sont plus graves et beaucoup plus

fréquents. Plus tard, il affirme qu'il ne peut vivre sans boisson; d'autre part, il ne peut vivre en buvant. Cette contradiction l'expose au désespoir. On est en face d'un véritable alcoolique.

L'alcoolisme est donc une maladie spéciale du corps et de l'âme, physique et mentale, et non une maladie ordinaire, comme une pneumonie. C'est "*un comportement pathologique qui reste au niveau névrotique*" tant qu'une complication telle que le delirium ou toute autre psychose alcoolique ne survient pas."

Pour l'alcoolique, le problème ne consiste donc pas tout simplement dans le fait même de boire avec excès, mais surtout dans une impulsion irrésistible à boire qu'on peut appeler "soif malade ou morbide" c'est-à-dire un besoin subconscient profond. Il est évident dès lors, que lorsque l'alcoolique cesse de boire, il faut travailler à rétablir son équilibre affectif, émotif et mental.

II - L'ALCOOLISME: SUICIDE FAMILIAL

L'alcoolisme n'épargne ni le corps, ni l'esprit, ni la conscience de sa victime. Il frappe "l'homme total" et, à travers lui, la famille et la société tout entière; c'est donc "l'homme total" qu'il faut traiter, corps, esprit et âme. A moins d'un rajustement de l'homme total, la sobriété définitive est impossible.

L'obsession... unité invisible de la vie familiale

L'obsession de l'alcool ne mine pas seulement la victime, mais, par réaction et par répulsion, étirent progressivement tous les membres de la famille. La femme et les enfants, à leur insu, en viennent à centrer leur vie sur la peur de l'alcool; cela aboutit d'ordinaire à une sorte de suicide collectif de la vie familiale: sous un même toit, à une même table, les parents et les enfants vivent comme des "inconnus dans la maison". Malgré leurs réactions extérieures qui semblent les opposer, l'obsession de l'alcool fait l'unité visible de leur vie: chez l'alcoolique par attrait et par besoin, chez les autres par peur et par répulsion.

Faute de reconnaître cette conséquence de l'alcoolisme, il est pres-

que impossible de redonner à la famille son unité, même quand l'alcoolique a cessé de boire depuis longtemps. Avec de l'aide, ce dernier parvient à reprendre le chemin d'une vie normale; mais la famille restera brisée si l'on oublie les répercussions pathologiques dont les membres sont atteints. Dans le traitement de l'alcoolisme, il faut tenir compte de cette névrose collective, aspect important du problème alcoolique: le relèvement des membres de la famille doit aller de pair avec celui de la victime et peut même s'effectuer indépendamment du relèvement de l'alcoolique.

Le martyr familial de la peur

Les pertes d'emplois, les inquiétudes du lendemain, la solitude affective ont sapé dans la femme toute sécurité. Frustrée de cette atmosphère de paix nécessaire à sa vie et à l'éducation des enfants, elle vit étouffée par l'angoisse. Tant que le mari n'est pas rentré, elle a peur: peur de la sonnerie du téléphone, peur du timbre de la porte. Chaque fois qu'une sirène gémit, elle se demande si c'est la police, l'hôpital ou la morgue qui transporte son mari. Si, à sa rentrée, son mari engage des disputes violentes, brutalise les enfants et fait maison nette, le martyr de l'épouse et des enfants se continue dans des scènes de colère, de jalousie et de carnage. Le nervosité de la mère se reflète dans sa conduite à l'égard des enfants, même en l'absence du mari. A son insu, ses réactions affectent bien plus l'état émotif des enfants que l'inconduite du père. Comme les petits animaux, les enfants sont très sensibles à l'ambiance et réagissent instinctivement au climat affectif et émotif du foyer. Ce climat émane de la mère.

Si la mère est tendue, les enfants le sont aussi; si la mère est calme, les enfants sont détendus. A tout prendre la paix et le contentement du cercle familial est généré par le cœur du foyer; ils ne dépendent pas de la tête de la maison.

La pauvre femme vit constamment dans l'appréhension d'une catastrophe, et l'imprécision même de son attente augmente sa douleur. A la place du bonheur rêvé, l'angoisse étreint son cœur, vingt-quatre heures par jour, à longueur d'année. Terrible calvaire à gravir, avec une croix lourde à porter.

III - LES PHASES DE LA MALADIE

Les auteurs s'accordent à réduire l'alcoolisme à trois phases principales, caractérisées par un ensemble de symptômes typiques. Tout d'abord les signes avant-coureurs avec la phase préliminaire, puis l'éclosion décisive, qui sera complétée par les symptômes de la phase aiguë ou chronique.

Le facteur temps, variable dans une certaine mesure, est dans l'ensemble assez constant: dans la moyenne des cas, la maladie met entre douze et dix-huit ans à atteindre son plein développement.

Tous les symptômes décrits ne se rencontrent pas nécessairement chez chaque alcoolique et ne se présentent pas nécessairement dans le même ordre. Toutefois, les phases et l'enchaînement des symptômes dans les limites de chaque phase sont caractéristiques du *cours ordinaire* de la maladie.

Signes avant-coureurs: de la détente à l'habitude

1. la *détente* alcoolique devient *quasi quotidienne*.

2. L'alcoolique éprouve l'envie de *boire à intervalles réguliers et tout devient prétexte pour boire*.

3. L'alcoolique croit avoir besoin de boisson pour *oublier ses embarras et ses inquiétudes*, pour *se remonter*. Cette *dépendance à l'égard de l'alcool* engendre une impulsion irrésistible à boire.

L'alcoolique a commencé à boire occasionnellement pour se détendre. En moins de deux ans, son geste est devenu quasi quotidien.

Phase préliminaire

1. *Perdre la mémoire* après et même pendant une ivresse.

2. *Boire par surcroît* quelques verres *en cachette*.

3. *Etre préoccupé par l'alcool*: assurer sa ration... après une cuite, se promettre qu'il fera mieux la prochaine fois.

4. *Eprouver de la répugnance à parler de la boisson* et des aventures auxquelles on la mêle.

5. *Incliner à l'isolement*.

6. *Boire d'un trait*

Ces réactions *réunies* sont les symptômes d'un changement profond dans la personnalité du buveur et dans son habitude de boire.

C'est le signe *certain* d'une tendance irrésistible à boire. Ce bu-

veur doit renoncer à la boisson, et pour la vie.

Pour l'alcoolique, la difficulté est précisément d'admettre son impuissance devant l'alcool: il peut en prendre ou ne pas en prendre, dit-il, mais... il en prend toujours.

Phase décisive

Les symptômes décrits dans la phase précédente s'aggravent: *Les pertes de mémoire*, plus nombreuses, se présentent plus tôt, sous l'effet de quantités moindres d'alcool. La virtuosité à s'approvisionner et à boire en cachette masque *l'avidité de boire*. Enfin, *la répugnance à parler de boisson* scelle les lèvres de l'alcoolique.

A ces malheurs s'ajoute l'élément constitutif de cette phase: *l'impossibilité de boire avec modération*, avec son cortège de *justifications* et de *périodes d'abstinence*, avec aussi le *recours occasionnel au petit coup du matin* pour se remettre les nerfs.

Pendant cette phase, l'alcoolique vit à l'abri de son système d'alibis ou de justifications: il blâme tous et chacun excepté lui-même pour ses excès. Il a toujours raison.

Phase chronique ou aiguë

Cette dernière phase est caractérisée par *l'impossibilité de commencer la journée sans boire dès le matin*, au lever et parfois au lit. Occasionnel au cours de la phase décisive, ce petit verre du matin s'impose rapidement comme de nécessité absolue. L'impulsion irrésistible à boire est de nouveau mise en branle et brise les dernières résistances du malade. Il s'enivre en semaine, et très tôt au cours de la journée. Ses cuites prolongées se succèdent à un rythme accéléré.

Renversement des alibis: la dure réalité renverse enfin tout l'échafaudage de ses justifications: l'alcoolique doit s'avouer vaincu. Il est alors spontanément accessible à un traitement. Toutefois, son obsession de boire continue et il n'y voit pas d'issue.

Il y a quarante ans, on croyait que l'alcoolique *devait* atteindre ce bas-fond pour qu'il y ait chance de travailler à son relèvement. Mais les expériences cliniques ont rendu possible un diagnostic précoce, malheureusement ignoré de la plupart des professionnels de la santé. Pourtant la maladie, traitée à temps,

n'évoluera point jusqu'aux conséquences désastreuses de l'alcoolisme avancé. Fait encourageant à noter, il n'y a pas de cas désespéré.

Le secret du succès: une méthode de relèvement

Chez la plupart des alcooliques qui veulent guérir, la sincérité et le ferme propos nécessaires existent. Mais on constate que ces dispositions ne parviennent pas à procurer la victoire sur la maladie ni par un traitement purement médical ou purement psychiatrique, ni avec une direction uniquement spirituelle; elles atteignent, au contraire, des résultats éclatants et durables quand ces dispositions sont exploitées par les Alcooliques anonymes.

Quand l'alcoolique veut vraiment cesser de boire, il ne lui manque plus que la lumière sur la nature de sa maladie et sur l'absolue nécessité d'un remède spécifique. Les Alcooliques anonymes offrent les deux: ils éclairent l'alcoolique sur la nature exacte de son mal et lui indiquent le moyen efficace de s'en guérir pour reprendre une vie normale.

De son côté, l'épouse se décourage pour deux raisons: elle se croit seule et veut guérir elle-même son mari. Les contacts avec les Alcooliques anonymes et les Groupements familiaux Al-Anon lui enlèveront cette illusion et briseront son isolement néfaste. Ces deux organisations apporteront à l'épouse une aide efficace.

Les Alcooliques anonymes et les Groupements familiaux Al-Anon

Chaque semaine, les Alcooliques anonymes tiennent une assemblée publique. Les familles des membres et les amis, tous les intéressés au problème de l'alcoolisme y sont les bienvenus. Ces assemblées profitent beaucoup aux non-alcooliques. Ceux-ci apprennent à mieux comprendre le comportement si déroutant des victimes de l'alcool, à éviter les erreurs et les maladrotes et à reprendre un ferme espoir fondé sur des faits. La possibilité d'une guérison efficace et durable apparaît comme à la portée de la main.

La seconde organisation est celle des Groupes familiaux Al-Anon, composés de parents ou d'amis d'alcooliques, que ces derniers fassent

ou non partie des Alcooliques anonymes, et qu'ils aient ou non cessé de boire. Les membres de ces groupes s'entraident afin de mieux faire face à leurs problèmes très spéciaux.

Dans l'atmosphère de charité discrète qu'engendre une souffrance commune, au contact d'épouses d'alcooliques, prêtes à aider avec cordialité, l'isolement s'effrite et l'espoir renaît. L'épouse en vient à admettre avec sérénité son impuissance à guérir *directement* son malade, et toutes ses forces se concentrent en vue de créer l'atmosphère de compréhension et de sympathie qui, tôt ou tard, amènera le malade à chercher lui-même un remède efficace. Mais les Alcooliques anonymes eux-mêmes placent leur sécurité et leur espoir de sobriété en Dieu, le Maître tout-puissant en qui se trouve la seule vraie source de sécurité et de vertu.

Dans notre vie quotidienne, nous oublions trop facilement notre principal associé, Dieu. Ma sanctification personnelle et mon apostolat (le travail auprès des alcooliques est une forme d'apostolat) ne sont ni une oeuvre purement humaine, ni une oeuvre purement divine, mais une oeuvre à la fois humaine et divine. Quand par mes seuls moyens personnels et humains, j'aboutis à un échec, je ne dois pas me décourager, bien au contraire. L'échec me rappelle mes limites et mon oubli de Dieu, mon associé qui attend son tour d'intervenir pour mon plus grand bien, dès que je me confierai totalement à Lui, le Maître de l'impossible. Les progrès de la maladie en dépit de mes efforts doivent m'amener à une confiance totale en Lui. C'est l'expérience quotidienne de plus de 500,000 Alcooliques anonymes et de leurs familles, si bien exprimée dans leur prière dite de sérénité: "Mon Dieu, donnez-moi la sérénité d'accepter ce que je ne puis changer, le courage de changer ce que je peux, et la sagesse d'en connaître la différence."

Faites-en l'essai: vous y goûterez d'agréables surprises.

* Le Père Boyle se dévoue, depuis une trentaine d'années, au relèvement social et spirituel des alcooliques. C'est le fruit de son expérience et de ses études qu'il présente à nos lecteurs, dans une série d'articles dont il est superflu de souligner l'importance et l'actualité.

Une culture est plus

C'est un problème vieux comme le monde que le Québec vit aujourd'hui de façon dramatique. Depuis toujours les groupes humains se sont affrontés dans leur bigarrure, ils se sont influencés réciproquement, et ils ont réussi parfois à trouver un *modus vivendi* plus ou moins pacifique dans un territoire donné: de grandes nations ont ici et là pu naître de ce brassage.

Invasions, conquêtes, migrations, déplacements de personnes en ont multiplié les occasions. L'Empire romain, né lui-même de la fusion de plusieurs peuples, put bien couvrir une grande partie de l'Europe: la *pax romana* ne fut le plus souvent que politique, sans atteindre la culture de l'ensemble de ses ressortissants. Surviennent les invasions barbares: peuples germaniques, slaves, ouralo-altaïques, tartares, pendant des siècles, ravagent et occupent l'Europe. Quel pays du vieux continent peut se prétendre aujourd'hui de "race pure"?... Les conquêtes des puissances colonisatrices multiplient d'autres contacts, en Afrique, en Asie, en Océanie, en Amérique. Les guerres, quand ce n'est pas l'inhumanité de l'homme envers l'homme, entraînent des déplacements de groupes plus ou moins nombreux: réfugiés, soldats aux colonies comme en notre Canada, esclaves même comme dans les deux Amériques. Ou migrations plus pacifiques en notre XXe siècle si souvent troublé, où chacun se cherche un havre de tranquillité et de vie meilleure.

Le décevant "melting pot"

Le Québec, comme tout le Canada, a accueilli sa part d'immigrants, et sa majorité francophone se trouve en contact quotidien, surtout naturellement dans la métropole, avec une bonne douzaine de groupes ethniques différents assez nombreux - Anglais, Ecossais, Irlandais, Allemands, Italiens, Juifs, Néerlandais,

* L'auteur, jésuite, qui s'occupe depuis longtemps de questions d'éducation, est *Foreign Fellow* de l'*American Anthropological Association*.

qu'une langue...

Le multiculturalisme, un "non-sens"?

par Robert Picard*

Polonais, Ukrainiens, Grecs, Portugais, Antillais - sans compter la très grande variété de personnes d'autres ethnies plus faiblement représentées. Comment créer dans cette mosaïque un Québec nouveau, suffisamment homogène pour se sentir solidaire dans l'entreprise commune? L'histoire de tous les peuples comme les études modernes d'anthropologie culturelle prouvent hors de tout doute que le processus est long et qu'il faut passer des siècles au creuset de l'histoire pour que la vie commune d'échanges culturels réalise l'unité nouvelle. Une nation ne se crée pas par décret gouvernemental, et la volonté la plus dictatoriale ne réussira jamais à hâter ce processus dynamique.

Grâce aux recherches anthropologiques, nous connaissons mieux aujourd'hui la nature et les lois de l'évolution culturelle. Mais le défi reste de taille, et il faudra un doigté et une inventivité qui sortent de l'ordinaire pour oser intervenir dans le processus. On se demande dans quelle mesure nos dirigeants sont conscients du problème. On pourrait croire qu'ils songent à refaire l'expérience du *melting pot* américain, qui se proposait de former une nation en apprenant à tous une même langue.

Sans doute les Etats-Unis firent de très belles déclarations sur les droits des indigènes, conformes en tous points aux définitions de François de Vitoria au XVIe siècle. Mais les applications en furent moins heureuses. A l'époque de la grande expansion vers l'ouest, deux bureaux s'occupaient, à Washington, des Amérindiens: le Bureau d'Ethnologie américaine, et le Bureau des Affaires indiennes. Le premier étudiait les cultures indigènes, et proposait des mesures pratiques conformes aux principes officiels. Le second, déjà tout pragmatique, ne tenait aucun compte des points de vue du Bureau d'Ethnologie. Quand les premiers occupants des immensités de l'ouest américain s'opposaient à la poussée des blancs, ou même seulement la gênaient, le Bureau des Affaires indiennes eut recours à l'armée, et

même ne recula pas devant le génocide. C'est ainsi qu'il enlevait les enfants indigènes à leur famille pour les enfermer dans des pensionnats, où l'usage de la seule langue anglaise hâterait leur "civilisation"... En a-t-on pour autant fait des Américains bien assimilés? Certes, ils parlent aujourd'hui anglais; mais ils contestent toujours l'"occupation" blanche: l'épisode de *Wounded Knee* n'en est qu'un symptôme.

Le convertisseur du *melting-pot* n'a pas réussi à intégrer les Noirs ni les Amérindiens. Les Allemands de Milwaukee, les Polonais de Chicago, les Juifs et les Italiens de New York, les Irlandais de Boston, les Chinois de San Francisco parlent tous anglais. Mais ont-ils fusionné en un modèle unique d'*Homo americanus*? A leur arrivée en terre d'Amérique, leurs parents immigrants ont subi l'humiliation des appellations méprisantes *Boche, Bohunk, Chink, Coon, Frog-eater, Kike, Nigger, Dago, Nip, Polack, Slopie, Squarehead, Wop, etc., etc.* Ces premiers contacts hostiles ont laissé des cicatrices psychologiques qui prennent du temps à disparaître, et entretiennent une négativité latente à l'égard de tous ceux qui ont ainsi traité de haut les nouveaux arrivants. Les échanges en deviennent plus pénibles, et d'autant plus lente l'intégration souhaitée.

On ne parviendra jamais, en faisant violence aux minorités culturelles, à les homogénéiser dans la culture dominante. Une culture est plus qu'une langue, et ce n'est pas en changeant de langue que l'on change en même temps de culture, c'est-à-dire de modes de vie acquis au vieux pays, d'habitudes exprimant sa personnalité ethnique, de façons de comprendre la vie, de valeurs, qui en imprègnent le tissu. Les anthropologues et les sociopsychologues, plus compétents en la matière que les opportunistes de n'importe quelle bureaucratie, sont unanimes sur ce point. L'Association anthropologique américaine l'affirmait dans sa *Déclaration des Droits de l'Homme* soumise aux Nations Unies en 1947, et le soutient encore aujourd'hui:

d'hui: si jamais nous voulons surmonter le conflit des ethnocentrismes, et rendre possible l'unité des peuples et de la race humaine, ce ne peut être que dans le respect des valeurs existant dans les traditions culturelles les plus diverses, et la reconnaissance que chaque homme comme chaque groupe a un droit strict à son identité propre. C'est *ensemble* que des groupes culturels différents peuvent donner naissance à une nouvelle culture, commune et originale. Par l'échange de valeurs et l'invention de modes de vie qui tiennent compte des richesses des uns et des autres. Il y a une génétique des cultures comme des êtres vivants, et l'arbitraire des hommes ne peut en modifier les lois.

Le multiculturalisme comme point de départ

Il serait regrettable que nos chefs ne puissent inventer d'autre solution que de répéter les erreurs du *melting pot*, dont les Etats-Unis, aujourd'hui enfin, remettent en question l'efficacité et le sens humain. Dans une lettre à la revue *Maclean's* du 7 mars une immigrée de fraîche date se plaint de notre "racisme": "Je pense qu'il est temps que les Canadiens s'éveillent aux problèmes des nouveaux immigrants. L'assimilation ne se fait pas du jour au lendemain, et, à moins de nous faire sentir, à nous immigrants, que nous sommes chez nous, l'assimilation ne se fera jamais"(1). Notre propre expérience aurait dû nous l'apprendre: parce qu'ils ont entretenu notre résistance, les Anglais n'ont pu, en deux siècles, nous assimiler. Les Irlandais, même s'ils ont perdu leur langue, ne sont pas devenus des Anglais.

Pourquoi, dès lors, refuser d'envisager une nouvelle façon de résoudre le problème de nos minorités culturelles? Dans une conférence d'avril 1975 devant l'*Ontario Institute for Studies in Education*, suivie d'une conversation avec un professeur d'Education, René Lévesque, notre actuel premier ministre, n'a pas des paroles tendres pour les projets multiculturels du gouvernement fédéral. "Multiculturalism is complete nonsense...", "Multicul-

1. Lettre de Cathy Aquart, de Victoria, à la revue *Maclean's*, reproduite à la page 15 du numéro du 7 mars 1977.

turalism is folklore...”, "... is sheer lunacy..."(2).

S'il comprend le multiculturalisme comme un idéal à poursuivre, une société conçue comme la cohabitation pacifique d'une multiplicité de groupes culturels maintenant chacun leur mode de vie ethnique propre dans un même territoire, il est évident qu'il a raison. Mais il est une autre façon de comprendre le multiculturalisme, une façon qui constitue, pour les immigrants du Canada, un espoir de dignité reconvenue, de contribution enrichissante au pays nouveau où ils désirent faire leur avenir humain. Que M. Lévesque réagisse comme il le fait à une proposition du gouvernement fédéral, cela n'étonnera personne. Mais le fédéral lui-même comprend-il bien ce qu'il a proposé? On peut en douter à voir certaines de ses décisions récentes(3).

Une expérience vivante

Je recommanderais à M. Lévesque de lire, dans le recueil d'articles déjà mentionné(2), l'article qui précède immédiatement le sien: *Multiculturalism and Canadian national identity: the Alberta experience* par Manoly R. Lupul(4). M. Lupul est Ukrainien, professeur dans la Faculté d'Éducation de l'Université d'Alberta, et Directeur du *Centre d'Études ukrainiennes* à la même Université. Il part du fait que le Canada tout entier, et le Québec même, sont présentement une mosaïque culturelle. Il reconnaît que ce point de départ doit être dépassé, et que les immigrants venus chez nous consentent par le fait même à s'intégrer à une société nouvelle. Mais une société qui les accueille comme un appoint, un enrichissement pour leur patrie d'adoption. Comment se sentiraient-ils *accueillis* si on les traite comme des citoyens de seconde zone, bons tout au plus à servir de main-d'oeuvre à

bon marché? Faut-il passer sur eux les frustrations qu'ont pu nous faire subir la conquête anglaise et une volonté manifeste de nous angliciser, volonté devenue latente, mais toujours persistante, après le premier siècle de résistance des Canadiens français? Pas plus que les Américains du *melting pot*, les Anglais du Canada n'ont compris qu'on n'assimile pas un peuple par le mépris, que tout au contraire on ne fait qu'entretenir sa résistance.

Le multiculturalisme préconisé par M. Lupul n'est pas la préservation, la fixation comme en un état de momie de la culture du vieux pays. C'est bien plutôt la prise de conscience, par des familles déracinées, des richesses culturelles qu'elles ont importées avec elles, et la volonté créatrice d'en enrichir leur nouvelle patrie. La culture ne se momifie pas, elle est dynamisme, vie s'épanouissant, se propageant. Dans ce but, il ne s'agit surtout pas de détruire la cellule familiale en enlevant aux enfants, enrôlés dans une école unilingue et exposés à la seule langue de la majorité, leur moyen de communication naturel dans leur famille, et de les aliéner de leurs parents, forcément mal à l'aise dans une langue qu'ils connaissent mal ou même pas du tout, au point que leurs propres enfants finissent par les mépriser.

L'expérience albertaine dont parle M. Lupul consiste précisément à permettre à chaque groupe ethnique d'apprendre à l'école sa propre langue en même temps que la langue de la majorité. En somme, donc, de faire de ces enfants des bilingues. Ainsi, pour le groupe ukrainien, des écoles pilotes, ouvertes en septembre 1974 par la Commission des écoles publiques et la Commission des écoles catholiques d'Edmonton, enseignent *par immersion* et l'ukrainien et l'anglais au jardin d'enfance et dans les trois premières années de l'école.

"Bien que ce projet ait été subventionné comme projet pilote, la réponse des parents a été si favorable et la facilité en ukrainien acquise par les enfants si satisfaisante qu'il ne fait plus de doute que le nombre des élèves inscrits continuera d'augmenter et que le programme sera poursuivi au-delà de la troisième année"(5). Remarquons que bon nombre de ces enfants, de troi-

sième génération canadienne, ne parlaient même plus leur langue nationale à la maison. Pourtant la valeur ainsi nouvellement reconnue à leur culture ukrainienne a suffi à les motiver dans cet effort de bilinguisation. Par ailleurs, sans effet nocif sur leur progrès scolaire. Si nos pédagogues pouvaient se convaincre par ces faits que le petit enfant apprend facilement, et sans détriment, deux ou même trois langues en parallèle, ils comprendraient peut-être enfin ce que veut dire le Docteur W. Penfield quand il recommande que les enfants *entendent* ces langues au jardin d'enfance et à la petite école. C'est le sens même de l'enseignement *par immersion*: sans cours systématique, sans leçons de grammaire, on emploie une langue comme moyen de communication courant dans toutes les activités de la journée à l'école. Et entre ses deux langues, l'enfant choisit spontanément celle qui correspond à telle maîtresse, à telle situation. Il ne se rend même pas compte qu'il parle deux langues distinctes. La phobie de la bilinguisation précoce vient de notre logique d'adulte, qui ne correspond pas du tout à ce qui se passe dans la tête de l'enfant: croyez-en ceux qui en ont fait l'expérience.

Dans cette perspective, "le multiculturalisme est la prise de conscience de ses racines ancestrales, de son ethnicité, dans une intention créatrice visant ce but de faire naître une identité canadienne bien caractérisée, qui ne soit plus ni tout à fait européenne ni tout à fait nord-américaine, mais qui incorpore des éléments des deux... L'immersion dans, par exemple, la culture ukrainienne, y compris la langue, ne se fait pas pour conserver la culture ukrainienne même, mais pour favoriser l'effort créateur que la culture propre des Ukrainiens peut contribuer au développement d'une identité canadienne distincte"(6).

Une identité à créer

Cette identité canadienne, nous en sentons plus péniblement le manque face à la menace de l'américanisation. Le Québec aussi d'ailleurs sent la précarité de la sienne: à côté de ses 80% de Québécois d'ascendance française, comment y intégrer les représentants d'une quarantaine d'autres ethnies, dont certaines nombreuses et solidement établies? Dans

2. A. Chaiton et N. McDonald: *Canadian Schools and Canadian Identity*. Toronto, Gage Educational Publishing, 1977, pages 178 et 179.

3. Voir l'article de Richard Osicki dans *Weekend Magazine* du 5 mars 1977, pp. 14-17: "The Agony of Julius Koteles." M. Koteles fut nommé en 1973 président du Conseil de 101 membres auprès du ministre responsable du multiculturalisme.

4. "Multiculturalism and Canadian National Identity: the Alberta experience," O.c., page 164-175.

5. *Op. cit.*, page 166. La traduction est de nous.

6. *Op. cit.*, page 168.

une situation de multiculturalisme *de fait*, il serait regrettable qu'on s'imagine exorciser le problème par le silence. Au lieu de nous attarder à une paresseuse imitation du *melting pot*, il nous faut entreprendre un véritable effort de création. Créer un climat nouveau, où chaque groupe ethnique soit reconnu avec ses richesses propres, où le jeu des échanges culturels puisse se développer spontanément et nous donner un jour un visage culturel dont nous soyons tous fiers. Les enfants sont particulièrement ouverts à ces voisinages heureux, à condition que nous n'empoisonnions pas leurs esprits par nos préjugés et nos antipathies. L'expérience là encore est éloquente: ainsi cette institutrice de Calgary qui rencontra avec ses petits élèves des Huttérites, des Amérindiens, des Allemands, des Chinois, des Ukrainiens, des Japonais, des Norvégiens, des Antillais(7). Ajoutons en apostrophe optimiste qu'une très récente déclaration de M. Jacques-Yvan Morin, ministre de l'Éducation, nous laisse espérer que nous allons prendre ce tournant(8).

7. Voir la revue *Heritage*, janvier-février 1977, page 21.

8. Les priorités du ministère de l'Éducation ont été dévoilées par le ministre de l'Éducation, M. Jacques-Yvan Morin, à l'occasion du déjeuner de clôture de la rencontre de consultation du Conseil supérieur de l'Éducation. Voici comment, le lendemain, le *Journal de Montréal* (13 mars, 1977) résumait ce qui touche à l'enseignement des langues d'origine: L'école publique offrira, notamment dans le secteur francophone, un enseignement facultatif de leur langue d'origine aux enfants néo-québécois. M. Morin se dit persuadé qu'une telle mesure ne pourrait que favoriser leur intégration harmonieuse au sein de la société québécoise. — De son côté, *La Presse* (14 mars, p. C-12), sous le titre "Un nouvel enseignement des langues secondes et des langues d'origines dès 1978", précisait ainsi: Dans l'esprit du ministre, un tel programme permettrait une intégration harmonieuse des Néo-Québécois au sein de la société québécoise. "Or, dans mon esprit, intégration ne veut pas dire assimilation. À l'élémentaire cela pourrait se traduire par un enseignement de la langue et de l'histoire du pays d'origine. Au secondaire, cela pourrait prendre la forme de divers cours facultatifs portant sur la littérature, la civilisation ou la géographie", a commenté M. Morin.

Il est ressuscité

par André Myre*

A propos de Jésus, Paul a un jour écrit: "Si, dans ton cœur, tu crois que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé" (Rm 10:9). On ne pouvait mieux exprimer le contenu essentiel de la foi chrétienne. En ces mots tout est dit. Mais en même temps tout reste à dire. En effet, que croyons-nous au juste en affirmant la résurrection de Jésus? Sur quoi exactement notre foi porte-t-elle? Et pourquoi la résurrection de Jésus nous fut-elle révélée? Ce sont là des questions que chaque génération de chrétiens doit se poser, et qui se posent particulièrement à une époque où les circonstances forcent à réévaluer l'ensemble de sa foi.

1.- Un geste de Dieu en faveur de Jésus

Le chrétien croit que Dieu a appelé à une vie nouvelle son serviteur Jésus qui était mort. C'est là le contenu fondamental de la résurrection. On serait peut-être porté à dire que tout cela va de soi quand on est chrétien, mais les choses ne sont pas aussi simples qu'elles en

ont l'air. D'abord, il est remarquable que, selon le Nouveau Testament, nul homme n'a été le témoin de la résurrection elle-même. On proclame avoir vu le ressuscité, mais pas la résurrection. En second lieu, le Nouveau Testament parle toujours de la résurrection à la troisième personne; jamais Jésus ne dira, par exemple, "Je suis ressuscité". Cela est vrai même dans des contextes où la première personne aurait été attendue (Lc 24:26, 46). De plus, les témoins de résurrection semblent avoir été extrêmement réticents à parler de leur expérience elle-même; le seul qui nous en parle de première main, Paul, se montre des plus réservés dans ses lettres: il se contente de dire qu'il a vu le Christ, ou encore que Dieu a daigné révéler son fils en lui (1 Cor 9:1; Gal 1:16). Enfin, la résurrection a dès le début été comprise comme un événement qui inaugurerait les derniers temps, comme si la vie qui en découlait se déroulait sous un mode radicalement différent de la nôtre (tout en sous-entendant la continuité de la personne impliquée).

Compte tenu du halo de mystère qui entoure la genèse de la prise de conscience de la foi et de l'impossibilité de tirer quoi que ce soit de précis d'une analyse de vocabulaire résurrectionnel, on admet de plus en plus qu'il serait bon d'imiter la réserve des premiers chrétiens à propos de la résurrection. Ceux qui ont vu le ressuscité ont

* L'a., jésuite, est professeur d'Écriture Sainte à la Faculté de Théologie de l'Université de Montréal.

*O mon Dieu, donne à chacun sa propre mort,
donne à chacun la mort née de sa propre vie
où il connut l'amour et la misère.*

*Car nous ne sommes que l'écorce, que la feuille,
mais le fruit qui est au centre de tout
c'est la grande mort que chacun porte en soi...*

*Seigneur, nous sommes plus pauvres que les pauvres bêtes
qui, même aveugles, achèvent leur propre mort;
Oh, donne-nous la force et la science
de lier notre vie en espalier, —
et le printemps autour d'elle commencera de bonne heure.*

*Car ce qui fait la mort étrange et difficile
c'est qu'elle n'est pas la fin qui nous est due,
mais l'autre, celle qui nous prend
avant que notre propre mort soit mûre en nous...*

*Fais, Seigneur, qu'un homme soit saint et grand
et donne-lui une nuit profonde, infinie
où il ira plus loin qu'on ait jamais été;
donne-lui une nuit où tout s'épanouisse,
et que cette nuit soit odorante comme des glycines,
et légère comme le souffle des vents,
et joyeuse comme Josaphat.*

*Fais qu'il parvienne enfin à la maturité,
qu'il soit si vaste que l'univers suffise à peine à le vêtir;
et permets-lui d'être aussi seul qu'une étoile
pour qu'aucun regard ne vienne le surprendre
à l'heure où son visage change, bouleversé;*

*Fais que le temps de son enfance ressuscite dans son coeur;
ouvre-lui de nouveau le monde de merveilles
de ses premières années pleines de pressentiments.*

*Fais qu'il lui soit permis de veiller jusqu'à l'heure
où il enfantera sa propre mort,
plein d'échos comme un grand jardin
ou comme un voyageur qui revient de loin.*

*Tiens-nous éveillé une fois au moins;
révèle ce qui gît tout au fond de nous.
Ne nous force plus à créer dans la souffrance;
donne à notre enfantement un sens plus lourd,
TOI QUI PEUX TOUT.*

Extraits d'un poème de
Rainer Maria RILKE,
Le livre de la Pauvreté et de la Mort

vécu une expérience bouleversante. Ils en sont ressortis avec la conviction inébranlable que Jésus de Nazareth qui était mort était maintenant vivant. Et ils ont exprimé leur conviction à l'aide du vocabulaire qu'ils ont jugé le plus approprié, celui de la résurrection. En tout cas c'est ce vocabulaire qu'on a utilisé le plus fréquemment; certains milieux par contre jugeaient préférable d'utiliser de tout autres façons de parler: on dira du Christ, par exemple, qu'il a été fait Seigneur, qu'il a été exalté, glorifié, etc. A la limite, on pourrait dire que le Nouveau Testament nous invite à considérer la direction que vise le langage utilisé plutôt que le langage lui-même comme si, au fond, tout langage se révélait inadéquat face à la réalité visée. De fait, nos textes n'ont presque rien à nous dire sur le mode du corps ressuscité, sur l'apparence, sur les propriétés de la vie nouvelle, etc. Ils affirment purement et simplement que Dieu n'a pas laissé Jésus sombrer définitivement dans la mort.

2.- Un geste qui authentifie Jésus

En appelant Jésus à une vie nouvelle, Dieu se trouvait par le fait même à lui confirmer l'authenticité de sa révélation. Au cours de sa vie terrestre, Jésus avait fait appel au jugement de Dieu. A ceux-là qui refusaient de croire en lui ou d'admettre que Dieu soit bien tel que Jésus le présentait dans sa vie, l'homme de Nazareth avait fait référence au Fils de l'homme, ce personnage mystérieux à qui il revenait d'exercer la fonction du jugement à la fin des temps. Et il avait déclaré que le Fils de l'homme jugerait les hommes en fonction de leurs prises de position vis-à-vis de Jésus: il protégerait celui qui se serait prononcé en faveur de Jésus et rejetterait l'autre (Lc 12:8-9). Une telle parole équivaut, en temps de crise, à s'en remettre à Dieu lui-même: on verra bien un jour pour qui Dieu se prononcera. Or, la résurrection est justement la façon choisie par Dieu pour authentifier la révélation de Jésus.

Cette authentification fut d'abord manifestée en Jésus et à Jésus lui-même dans l'acte même de la résurrection. Mais elle fut aussi manifestée aux premiers chrétiens dans l'acte par lequel la résurrection leur fut révélée. N'eût été des ap-

paritions, en effet, Jésus de Nazareth serait probablement tombé dans l'oubli. Après sa mort, ses disciples étaient retournés à leur métier (Jn 21:3); les préoccupations quotidiennes auraient vite pris le dessus. Mais la révélation qui leur fut faite de la résurrection changeait tout. Dieu s'était prononcé au sujet de Jésus. Il avait authentifié son serviteur. Le fils avait véritablement reflété les traits du Père. Il fallait donc de toute nécessité réfléchir sur les lignes de force de la vie de Jésus, puisque là seulement Dieu pouvait être pleinement connu. Ces réflexions couvrirent plusieurs domaines. On chercha, par exemple, à situer Jésus par rapport à ce qu'on savait de Dieu dans l'Ancien Testament. On se devait de cerner ses motivations de fond, ses principales prises de position, les raisons derrière le choix de ses priorités, etc. La résurrection ne pouvait être simplement un événement à proclamer. Mais elle faisait tourner le regard vers une vie d'homme en laquelle Dieu lui-même s'était reconnu.

3.- Un geste révélé qui envoie à la suite de Jésus

La résurrection de Jésus fut effectuée par Dieu et révélée aux premiers témoins dans un geste d'une puissance assez forte pour leur faire prendre directement conscience du fait qu'un homme qui était mort était maintenant vivant. Or, malgré qu'on ne s'en rende souvent pas compte, le geste révélateur de Dieu ne s'est pas arrêté une fois pour toutes avec la dernière apparition, mais il s'effectue à nouveau dans la foi de tout croyant. On oublie souvent qu'une apparition fut une expérience de foi (Jn 20:29). Les premiers témoins ont dû croire à l'apparition du ressuscité; entre leur expérience de foi et la nôtre, il n'y a qu'une différence d'intensité. La foi est avant tout un geste de Dieu qui transforme un être humain de l'intérieur. Ce geste a d'abord été effectué chez des gens qui avaient connu Jésus et pouvaient témoigner que c'était bien ce Jésus qu'ils avaient aimé qui était maintenant vivant; chez eux, le geste de Dieu était assez puissant pour faire surgir un contenu dans leur conscience: "Jésus est ressuscité". Chez nous, il n'en est pas ainsi. La transformation de foi est là, Dieu a agi, mais nous ne pouvons pas en pren-

dre conscience si les expressions traditionnelles de la foi ne nous sont pas proclamées (Rm 10: 14-15). Quand elles le sont, cependant, tout notre être entre en résonance avec elles, car elles nous expliquent à nous-mêmes. Elles nous permettent de rendre compte de nous-mêmes. Elles nous rendent possible de traduire en mots la voix de Dieu qui se fait entendre en nous depuis les débuts sans que nous puissions la reconnaître. Ce n'est donc pas d'abord parce qu'ils sont des témoins dignes de foi que nous croyons les disciples de Jésus, ni parce que nous sommes plus généreux que d'autres, mais bien parce que le geste de Dieu qui leur a fait prendre conscience de la résurrection de Jésus est le même que celui qui nous a transformés dans la foi. Leur parole nous exprime. Nous ne pouvons pas ne pas être croyants.

Dans la tradition judéo-chrétienne, un geste révélateur de Dieu est un appel à son service. Il n'en va pas autrement dans le cas de la foi en la résurrection. Comme on l'a vu plus haut, la révélation de la résurrection de Jésus a fait porter le regard sur la vie de l'homme de Nazareth. Le geste de Dieu qui crée la foi au coeur de l'homme provoque le même réflexe. En effet, le Dieu qui a ressuscité Jésus en authentifiant sa révélation, quand il crée la foi en Jésus-Christ, introduit la soif de lui dans un coeur d'homme, lui montre qu'on ne peut le connaître qu'en Jésus et l'appelle par le fait même à mener une vie qui soit celle d'un disciple de Jésus. Il n'y a là rien de surprenant, la plupart des textes du Nouveau Testament qui parlent de la résurrection ou du ressuscité ont une coloration missionnaire très forte. Tout se passe comme si, par son geste qui crée la foi, Dieu insérait dans la personnalité humaine une série de tensions fondamentales qui suivent les lignes de force de la révélation de Jésus: passion pour la justice, préférence pour les pauvres et les petits, soif de liberté, détachement des pouvoirs, etc. C'est pourquoi la reconnaissance de la justesse de la révélation de Dieu par Jésus permet de prendre conscience des traits fondamentaux de la personnalité de Dieu et aussi des inclinations de foi dont Dieu a marqué l'être humain et s'en emparant. De là suit la mission chrétienne ou la tâche de reproduire dans sa vie humaine, avec les autres croyants, les grandes lignes de la révélation de Dieu, par Jésus.

Dans ce contexte, la vie chrétienne apparaît éminemment comme service de Dieu. Pour des raisons qui ne relèvent que de lui, Dieu a tenu à se révéler dans la vie d'un peuple, la vie d'un homme, la vie d'une communauté. L'ensemble des chrétiens est chargé de revivre les priorités de Jésus à l'échelle du monde, de faire en sorte que les traits précis du visage de Dieu ne s'estompent pas dans l'histoire. L'Eglise est chargée de dire ce que Dieu voudrait dire, faire ce qu'il aimerait faire, être présente à ceux qu'il aime. En cela, elle a à reproduire la vie de Jésus en laquelle Dieu lui-même a déclaré s'être reconnu en vertu de la révélation de la résurrection.

4.- Un geste promis en Jésus

Jésus a espéré que Dieu authentifie un jour sa vie. L'Eglise aussi: c'est là le sens fondamental de l'espérance en notre propre résurrection. Comme on le devine, cette espérance est d'abord communautaire: de même qu'on ne peut révéler Dieu qu'ensemble, de même Dieu ne pourra nous manifester la justesse de notre révélation de lui qu'ensemble. Cette espérance qui nous est donnée n'a pas d'abord pour but de nous consoler quand nous perdons un être cher, comme si Dieu voulait nous rendre l'épreuve moins douloureuse; pas plus s'agit-il de nous rendre notre propre mort moins effrayante; encore moins Dieu voulait-il nous attirer ainsi à son service - ses grands serviteurs de l'Ancien Testament n'avaient pas cette espérance et ils lui ont donné leur vie; enfin, cette espérance ne vise pas à répondre à nos questions sur l'au-delà, la révélation étant pour ainsi dire muette à ce sujet. Toutes ces considérations sont ou bien étrangères à la mentalité biblique ou encore périphériques. La raison de notre espérance se situe à un autre niveau.

En tant qu'elle est authentification de notre révélation par Dieu, notre résurrection à la suite de Jésus est impliquée dans le contenu même de ce que nous avons à dire de Dieu. Nous proclamons que Dieu est Père et qu'il aime ses enfants. Nous manifestons son affection privilégiée pour les démunis et défavorisés de notre monde. Nous affirmons que la haine marquée de Dieu va à l'injustice. Nous manifestons

tons la sainteté de Dieu en rejetant toutes les idoles: qu'elles soient celles de l'argent, du pouvoir et du plaisir ou celles des religions, des institutions et des idéologies. Or, cette révélation, faite davantage de gestes que de paroles, est tout entière imprégnée d'espérance: Dieu fera venir son Règne, le Christ reviendra. Notre révélation de maintenant vise, bien sûr, notre Dieu qui a agi dans le passé et s'est manifesté en Jésus. Mais elle est d'abord et avant tout tournée vers l'avenir: nous agissons maintenant pour faire espérer le Dieu de l'avenir. Nous disons à ceux que Dieu aime: Regardez ce que nous faisons pour vous maintenant; or combien plus ne pouvez-vous pas espérer de Dieu? Chacun sait, cependant, que révéler Dieu n'est pas chose facile; qu'un Dieu qui parcourt les places et les villes dérange; et qu'on a tendance à le reléguer dans les temples ou les églises pour en faire un Dieu inoffensif. Jésus, d'ailleurs, a lui-même averti les siens qu'ils n'auraient pas davantage de succès que lui. Le disciple n'est pas plus grand que le maître. Et il est tellement facile de se déclarer d'accord avec la révélation de Jésus mais de ne pas vouloir reconnaître celle des chrétiens. Ainsi, chaque génération d'Eglise vit la même situation que Jésus: elle proclame un Dieu qu'on rejette et elle doit en appeler au jugement de Dieu. De là l'espérance chrétienne: Dieu fait pour les frères et soeurs de son fils ce qu'il fit pour lui, et il manifestera l'authenticité de la révélation des chrétiens un jour. A ce moment, chacun verra comme il est bien le Dieu des pauvres et des petits.

5.- Un geste prochain?

On sait que Jésus et les premiers chrétiens attendaient une fin prochaine de l'histoire. Les chrétiens d'aujourd'hui vivent plutôt suivant la perspective d'un avenir à la durée indéfinie. De plus, on s'exprime souvent la mort humaine comme la séparation de l'âme du corps; l'âme séparée vit dans la béatitude en attendant le jour de la résurrection finale où le composé humain sera définitivement réuni. On se questionne pourtant de plus en plus sur la justesse de cette représentation. En effet, l'anthropologie juive, à l'intérieur de laquelle s'est développée l'espérance de la résur-

rection, considérait l'homme comme un tout; il n'y était pas question de séparation de l'âme et du corps. Cette conception vient de l'anthropologie grecque. Or, la représentation qu'on vient d'esquisser est le fruit d'une union des deux anthropologies: d'abord la grecque (séparation du corps et de l'âme, suivie d'un état de béatitude de l'âme), puis la juive (la résurrection à la fin des temps). Plusieurs se demandent de nos jours s'il n'est pas temps de réviser le scénario eschatologique (c'est-à-dire: qui concerne les derniers temps). Et ils proposent de retrouver à la fois l'attente prochaine de Jésus et la conception anthropologique juive en mettant de l'avant la possibilité que la résurrection survienne au moment même de la mort du chrétien (1). Il y a là une prise au sérieux de l'idée suivant laquelle il n'y a pas de temps dans l'au-delà et qu'on n'a pas le droit d'y imaginer une sorte de ligne de déroulement parallèle au cours de notre propre temps. Si tel est le cas, et aussi déroutante que l'idée puisse paraître, il faut admettre que le "moment" de la mort (vu du côté de l'au-delà) est le même pour tous les hommes, aussi étendue ou illimitée que soit l'histoire humaine. Ainsi, le geste de Dieu qui ressuscite Jésus et les chrétiens est le même. Et chaque humain qui meurt amène avec lui devant Dieu aussi bien l'ensemble de sa vie que l'ensemble des répercussions qu'aura sa vie sur le cours du reste de l'histoire. Car il faut dire que l'histoire à venir ne sera plus jamais ce qu'elle aurait été si chacun de nous n'avait vécu; en effet, innombrables sont les gens que nous avons rencontrés ou influencés, les situations que notre présence a contribué à modifier, avec toutes les répercussions qui s'ensuivront. De la sorte, chaque humain qui meurt se présente devant Dieu avec tout le passé auquel il est redevable et tout le futur qu'il aura contribué à faire. Avec chaque humain qui meurt, en définitive, c'est l'ensemble de l'histoire humaine qui paraît devant Dieu.

Au lieu d'être situées dans un futur fort éloigné, la fin du monde et la résurrection sont peut-être au bout de notre vie.

(1) Voir là-dessus Greshake, G., et Lohfink, G., *Naherwartung, Auferstehung, Unsterblichkeit*. Freiburg: Herder, 1975, 160 p.

Un nouveau

Bien des remous se sont agités autour des catéchismes publiés par l'O.C.Q. (office de catéchèse du Québec). Nos lecteurs se souviendront peut-être du numéro spécial de Relations, intitulé "La guerre des catéchismes" (*Relations*, septembre 1973, no 385). On y approuvait le renouveau entrepris et, si l'on endossait presque pleinement la production de l'élémentaire, l'on faisait plus de réserves pour les manuels du secondaire. "Un sens au voyage" de Secondaire III, en particulier, n'échappait pas à la critique. On y déplorait spécialement un langage qui, en voulant se renouveler, était peut-être trop flou et trop difficile; on regrettait que la référence au Christ, la dimension évangélique et chrétienne ne soient pas suffisamment affirmées. Enfin, certains se rebiffaient contre une approche anthropologique qu'ils avaient tendance à confondre avec un humanisme anthropocentrique. De fait, il semblait difficile de passer des situations de vie à la proclamation de la Bonne Nouvelle. Certains catéchètes, plus habiles et plus expérimentés, y parvenaient; d'autres y échouaient lamentablement. Bref, une refonte du manuel s'imposait et il faut dire qu'elle fut entreprise avec un sérieux et une conscience professionnelle que nous ne pouvons que louer.

Dans le même sens, le rapport April (1) avait aussi émis des souhaits de réajustement et de mise au point en ce qui concerne les manuels de catéchèse au secondaire.

Aujourd'hui, "Un sens au voyage", dans sa nouvelle édition (2), reparait sur le marché. Je l'ai examiné attentivement et l'impression qu'il me laisse est très positive. Sans doute, les catéchètes qui, à l'expérience, le traduiront aux jeunes, pourront porter le jugement le plus objectif sur l'accessibilité et la rentabilité de ce manuel. Pour moi, qui suis un théoricien en chambre, mon analyse ne porte pas sur l'expérimentation, mais sur une simple lecture. Mon expérience passée me permet cependant d'énoncer un jugement qui n'est pas purement fantaisiste.

* L'auteur, jésuite, est directeur de ministères chez les jésuites canadiens-français.

catéchisme

"Un sens au voyage"

par Jean-Paul Labelle*

Ce qu'il y a de nouveau

A première vue, les thèmes du manuel n'ont pas changé: *activité humaine, existence corporelle, rupture*. Mêmes titres qu'auparavant. Mais, au simple examen des fascicules de l'élève (il y a trois séries de quatre fascicules), on s'aperçoit qu'il y a quelque chose de nouveau. Les sous-titres nous en donnent la clé: le vécu du jeune, la foi en Jésus, le vécu collectif des chrétiens et l'histoire de l'homme. Ces quatre dimensions, bien conjuguées, permettent, à mon avis, d'assurer le lien entre l'existence concrète du jeune et sa foi. On peut aussi y relever une allure moins volontariste.

Une telle pédagogie - le document de l'éducateur le dit expressément - s'inscrit dans la ligne de la conception organique de l'éducation, de ce que l'on appelle aujourd'hui l'apprentissage. D'ailleurs, en examinant chacun des fascicules de l'élève, on s'aperçoit que les auteurs ont utilisé fidèlement les processus de l'apprentissage, à savoir, l'exploration, l'intériorisation et l'expression. Ils le font avec une certaine liberté, mais les trois étapes sont toujours là.

Autre point intéressant: l'attention portée à l'évolution et au développement psychologique du jeune. En effet, celui-ci ne vit pas dans les nuages; il s'inscrit dans une courbe de vie très concrète dont il faut tenir compte. Un message communiqué dans l'universel, l'abstrait et l'intemporel, n'accrocherait pas du tout et risquerait de ne laisser aucune trace.

J'ai été aussi agréablement surpris par la présentation des fascicules de l'élève. Présentation agréable et bien illustrée, où tout de même le texte prime, et un texte abondant. Les divisions sont claires, le langage s'est simplifié et me semble plus direct, plus près de l'élève.

1. Rapport APRIL, *Evaluation de la catéchèse au Canada français*, C.C.C., Ottawa, 1975, 367 pp. et annexes.

2. L'introduction générale (premier document de l'éducateur) est l'oeuvre de Jacques Delorier; l'ensemble est celle de Roger Poirier, Mireille Dubuc avec la collaboration d'André Beauchamp.

Aperçu des fascicules de l'élève

Les fascicules de l'élève se divisent en 3 séries de 4 fascicules chacun. La première série, sous le titre: *activité humaine*, comprend les fascicules suivants: *ma vie en devenir* (le vécu du jeune), *une terre nouvelle* (la foi en Jésus), *une espérance vécue* (le vécu collectif des chrétiens) et *le monde en projet* (l'histoire de l'homme).

Faute d'une analyse plus poussée, je souligne certains points d'insistance dans cette première série. Le premier fascicule aborde les thèmes d'équilibre, de risque, de succès ou d'échec. Le 2e ouvre l'Evangile et montre comment Jésus nous propose un monde nouveau, un monde qu'il nous donne et qu'il nous faut construire. Pour nous y aider, Jésus nous envoie son Esprit. Le 3e cahier est très intéressant: il présente d'abord les diverses formes que prend l'activité des chrétiens (Développement et Paix, Jeunesse du Monde, etc...), puis il aborde la question du dimanche et des fêtes religieuses et se termine par une pièce dramatique qui exploite le thème évangélique du Royaume. Enfin, le dernier fascicule pourra surprendre quelques adultes, car il commence la démarche par la science-fiction, mais très vite, de cette sensibilisation, il attaque le sujet très sérieusement.

La deuxième série a pour titre *l'existence corporelle*. Le premier fascicule reprend en substance ce qu'on trouvait dans la première édition, mais de façon plus existentielle. Le sous-titre en est: *mon corps aux mille visages*. Puis dans le deuxième fascicule, le thème *existence corporelle* nous amène à étudier "Un homme transparent", c'est-à-dire, Jésus. L'approche me semble très bonne. En particulier, le mystère de l'Incarnation est présenté de manière très percutante aux jeunes. Dans le 3e fascicule, "des gestes pour le Seigneur", il est question de la prière collective et de l'Eucharistie... Enfin, le dernier fascicule "Un mode d'expression" fait appel à la créativité du jeune.

La dernière série porte le titre: *rupture*. Elle contient 4 fascicules: *Quoi de neuf; Une mort, une vie; toujours du nouveau; tout y passe*. On y étudie les

situations de rupture (relations avec l'environnement), les ruptures que Jésus a vécues et, en particulier, sa mort; les ruptures que les chrétiens doivent vivre aujourd'hui; enfin, la difficulté de réaliser la conquête de la vie et celle de mourir à quelque chose pour vivre quelque chose d'autre (Ici, la rupture avec l'enfance entre en ligne de compte).

Cette analyse peut paraître longue et fastidieuse, mais je la crois nécessaire à ceux qui n'enseignent pas ce manuel et qui veulent en apprécier la démarche et le contenu. On laisse beaucoup de liberté aux catéchètes dans la façon d'agencer thèmes et sous-thèmes, tout en privilégiant la démarche qui part du vécu du jeune. Mais on insiste pour qu'à chaque étape, les quatre dimensions soient vraiment intégrées. Ainsi, on ne risque pas de rester à une simple humanisation sans rapport avec le Christ et l'Evangile, ni à une transmission du message évangélique sans rapport avec la vie concrète du jeune.

La grande qualité du nouveau manuel me semble un équilibre entre, d'une part, le vécu du jeune et, d'autre part, les éléments de catéchèse les plus fondamentaux.

Les moyens audio-visuels

J'ai dit plus haut que la présentation matérielle me semblait équilibrée; je trouve également que l'utilisation des moyens audio-visuels (bandes sonores, diapositives et affiches) est peut-être plus modeste, mais mieux appropriée aux objectifs pédagogiques. On fait remarquer, à juste titre, que ces moyens audio-visuels ne sont pas facultatifs. Ils font vraiment partie intégrante de la démarche d'ensemble. On peut les utiliser avec une certaine liberté, mais on ne saurait vraiment s'en passer.

Dans une optique d'apprentissage comme celle d'*Un sens au voyage*, l'audio-visuel n'est pas une simple diversion ou un amusement. Il est vraiment un instrument pédagogique aussi nécessaire que les fascicules de l'élève.

Les documents de l'éducateur

Les auteurs des manuels de catéchèse de l'O.C.Q. ont toujours l'habitude

de rédiger d'excellents documents de l'éducateur. C'est le cas en ce qui concerne "Un sens au voyage". Un premier cahier est plus général; il contient une introduction à la pédagogie du Secondaire III. Déjà, les auteurs soulignent plusieurs traits que nous avons relevés dans cet article, mais ils le font d'une manière plus poussée et plus méthodique. Après un bref historique de la seconde édition, les auteurs situent "Un sens au voyage" dans l'ensemble des programmes du secondaire. Ensuite, ils traitent des 14-15 ans et des thèmes du Secondaire III. Le 4^e chapitre porte sur un apprentissage pédagogique en enseignement religieux. Ce chapitre nous paraît important, car il aide l'éducateur à mieux se situer dans cette pédagogie. Enfin, le chapitre 5 traite de l'utilisation de l'ensemble des instruments, en rappelant qu'il existe une certaine liberté qui ne doit pas cependant faire perdre de vue les objectifs fondamentaux.

Les 3 autres cahiers se partagent les thèmes. Ils adoptent une structure semblable: présentation du cahier; guide de l'apprentissage; vers une synthèse; suggestions pour l'animation pastorale; examen du dossier.

Le guide de l'apprentissage est évidemment la pièce maîtresse; c'est là que le catéchète puisera pour orienter son cours.

Une mise en place

Après ce bref aperçu sur la nouvelle édition de "Un sens au voyage", j'ai l'impression que les auteurs de ce manuel ont fait un pas en avant. Dans la première édition, il y avait des intuitions généreuses, une volonté de renouvellement du langage, une approche nouvelle. Mais il y avait aussi beaucoup d'hésitations et de tâtonnements. Tandis que, dans la seconde édition, le langage est plus direct et plus sûr, la référence au Christ et à l'Évangile plus explicite, les éléments du révéle chrétien plus abondants et plus féconds. Sous certains aspects, l'allure est moins volontariste; on fait plus appel à la fantaisie et à la gratuité, sans négliger pour cela le sérieux de la vie et l'importance de la vocation chrétienne.

Les enquêtes faites ont pu paraître à certains trop tâtilloises, à d'autres trop sympathiques et trop larges; elles ont tout de même permis un réajustement on ne peut plus heureux. En remerciant les auteurs de "Un sens au voyage", nous ne pouvons que répéter combien cette publication nous réjouit. Elle met vraiment les choses en place et indique une voie.

Mgr Bourget et l'Université

Le P. Léon Pouliot, S.J. a terminé sa patiente étude sur *Mgr Bourget et son temps*(1) par un cinquième tome dont l'intérêt éclipe tous les autres; il s'agit en particulier des vingt-cinq années de luttes universitaires engagées par l'évêque de Montréal pour obtenir une université catholique dans sa ville épiscopale. L'histoire en est du plus vif intérêt par les rebondissements multiples et inattendus qu'elle provoque: c'est un va-et-vient continu entre Rome et le Canada, une lutte d'influence entre Québec et Montréal. La curie romaine est prise d'assaut, les mémoires s'ajoutent aux voyages et viennent grossir un dossier qui devient un défi pour les Préfets de la Propagande qui se succèdent à la tête de cette Congrégation. Il a fallu beaucoup de patience et d'ingéniosité à l'analyste pour suivre et déceler tous les méandres d'une lutte, courtoise sans doute, mais serrée et tenace parce que de chaque côté on s'appuyait sur des convictions profondes. Si Mgr Bourget était animé par le plus vif désir de protéger les intérêts apostoliques de son diocèse, à Québec on était conscient de défendre et de protéger une entreprise universitaire menacée.

Le Séminaire de Québec était fier à juste titre d'avoir pu obtenir le 8 décembre 1852 une charte impériale lui conférant des pouvoirs universitaires. C'était un succès pour l'Église canadienne, un gage de survie et de progrès, une sorte de reconnaissance et la possibilité pour les catholiques canadiens-français d'accéder aux plus hautes fonctions.

Il restait que ce triomphe reposait sur une équivoque. Mgr Bourget avait

donné son accord et son appui à la condition que la nouvelle université serait provinciale, sous la responsabilité de tous les évêques de la province ecclésiastique de Québec, et il s'avérait maintenant que seul l'évêque de Québec en assumait la direction et que seul le Séminaire de Québec semblait vouloir la régenter. On essaie bien de calmer les appréhensions de l'évêque de Montréal par une clause d'affiliation, rendant possible l'extension des privilèges universitaires à des institutions affiliées, mais Mgr Bourget se rend compte bien vite que cette clause ne joue pas. Après six années, en 1858, aucun collège n'est affilié et l'École de Médecine de Montréal se voit refuser à deux reprises une demande d'affiliation.

Mgr Bourget songe alors, on est en 1862, à créer une université catholique à Montréal; il se voit pressé de le faire en raison du nombre de plus en plus considérable d'étudiants catholiques qui doivent s'inscrire aux facultés de droit et de médecine de McGill ou d'ailleurs. En 1865, Mgr Bourget appuie sa demande sur des statistiques. En 1863-64, Laval ne compte que 72 inscriptions. Peu de ces inscrits viennent de Montréal, au plus cinq par année. Par ailleurs, Montréal compterait cette année-là 530 étudiants catholiques de niveau universitaire. De son côté, Laval fait valoir qu'elle a dépensé, depuis dix ans, plus de \$300,000 pour maintenir l'université, qu'une fondation montréalaise mettrait en péril. A Rome, à la Congrégation de la Propagande, le Cardinal Barnabo en conclut qu'il n'est pas expédient de lancer une nouvelle fondation à Montréal, il fait appel à la conciliation. Pendant ce temps, des villes moins importantes, comme Kingston et Ottawa, obtiennent cependant les privilèges universitaires.

En 1870, Laval présente un projet de succursale à Montréal. Comme l'auto-

1. Léon Pouliot, S.J., *Monseigneur Bourget et son temps*, tome V: *Les derniers combats*. — Montréal, Editions Bellarmin, 1977, 319 pp.

rité de l'évêque de Montréal en est à toute fin pratique exclue, Mgr Bourget rejette le projet. Pendant ce temps, des catholiques influents s'agitent. En 1872, c'est une requête du barreau montréalais. Les Jésuites tentent d'obtenir à leur tour des privilèges universitaires pour l'école de droit du Collège Ste-Marie, mais Mgr Bourget leur demande de retirer leur requête.

Le dénouement de cette longue crise universitaire de 25 ans trouvera son aboutissement provisoire en 1876 par le voeu de la Propagande qu'une succursale de l'université Laval soit créée à Montréal. Les frais seront à la charge des montréalais mais l'autorité universitaire restera à Québec, l'évêque de Montréal pouvant tout au plus approuver la nomination du Vice-Recteur. Mgr Bourget donne sa démission comme évêque pour ne pas avoir à appliquer un tel décret auquel il se soumet cependant sans aigreur. Il faudra attendre 1919 pour que Montréal accède à une certaine autonomie et ce sera le dernier geste d'un autre grand évêque, Mgr Bruchési.

Il faut lire l'excellent ouvrage du P. Léon Pouliot pour mesurer au prix de quels efforts les catholiques de Montréal ont pu obtenir les privilèges de la vie universitaire. Ce récit est révélateur d'une époque autant que de la détermination d'un évêque profondément conscient de ses responsabilités pastorales.

L'auteur analyse avec rigueur et intégrité tous les documents. Tout ce qu'on pourrait lui reprocher c'est d'avoir manqué l'occasion de tracer des portraits bien vivants, restituant ainsi le climat de tension et même de passion contenue. A la fin, l'historien n'est pas sans percevoir une certaine lassitude et même certaines maladrotes chez Mgr Bourget, mais il ne saurait prendre son intégrité en défaut. Alors que d'autres luttes se livrent autour de l'Université de Montréal, il y a profit et intérêt à se reporter aux origines. Comme disait Benoit XV à Mgr Bruchési, "non in turbatione Dominus", le Seigneur n'agit pas dans le trouble.

Florian Larivière, S.J.

12 mars 1977

Où en est le Renouveau charismatique?

par Jacques Custeau*

Il y a dix ans, sur le campus de l'Université de Duquesne aux Etats-Unis, apparaissait le premier groupe catholique qui allait donner naissance au Renouveau charismatique catholique. Ce renouveau s'est répandu comme une traînée de poudre à travers tous les continents et il est difficile d'évaluer le nombre exact de personnes qui participent aux assemblées hebdomadaires de prière qui caractérisent ces groupes de prière. La revue *New Covenant* (1) a consacré une partie de son numéro de février à souligner ce dixième anniversaire en interviewant un certain nombre de leaders connus internationalement.

Issu du pentecôtisme fondamentaliste protestant, le R.C. est devenu avec les années un courant spirituel très fort qui rejoint les diverses Eglises chrétiennes et apporte en leur sein un véritable renouveau (2). En juillet prochain, durant quatre jours, un congrès oecuménique du R.C. réunira à Kansas City (Missouri) quelque 60,000 personnes appartenant à une bonne douzaine d'Eglises chrétiennes. Rassemblés par Eglises durant la journée, les congressistes se retrouveront tous les soirs pour prier ensemble.

Du 10 au 12 juin 1977, le Stade Olympique de Montréal accueillera

les groupes francophones du R.C. catholique de notre milieu. Les organisateurs attendent plus de 20,000 personnes à ce congrès qui prendra la relève des congrès antérieurs: celui de 1973 qui avait rassemblé 5,000 personnes au Collège Loyola de Montréal, celui de 1974 qui avait réuni plus de 8,000 personnes sur le campus de l'Université Laval à Québec. Depuis ce temps, la vie du R.C. francophone a continué de se développer et on compte aujourd'hui, dans notre seul milieu, plus de 700 groupes de prière.

Le temps est révolu où on s'interrogeait sur la nature du R.C., ses origines, etc. (3). Après dix ans, un peu moins dans notre milieu, le temps est venu de nous demander où en est le R.C., dans quelle direction il s'en va. C'est en me situant à l'intérieur de ce Renouveau que j'essaierai de faire le point selon mon expérience personnelle, tant pour ceux qui observent de l'extérieur ce phénomène religieux que pour ceux qui sont engagés dans ce qu'on appelle habituellement "l'expérience charismatique". Il sera d'abord question des aspects positifs et, ensuite, des ambiguïtés et des interrogations que suscite le R.C.

* Jacques Custeau, s.j., est engagé dans le Renouveau charismatique (R.C.) depuis quelques années déjà. En ce moment, il est *Répondant diocésain* du R.C. dans le diocèse de Montréal après avoir été, jusqu'à tout récemment, membre de l'Exécutif et Secrétaire de l'Assemblée Canadienne Francophone du Renouveau Charismatique Catholique (ACRFCC). En 1973, il avait mis sur pied le Service Central du R.C. qu'il a maintenant remis entre les mains de l'ACRFCC et il dirige le Centre Diocésain du R.C. de Montréal.

1. *New Covenant*, édité à Ann Arbor (Michigan), constitue la revue officielle du R.C. aux Etats-Unis.
2. Sur ce sujet, on pourrait lire l'intéressante autobiographie d'un pasteur épiscopalien, Dennis J. Bennet, *La troisième heure*, Editions Foi et Victoire, Le Mont-Sur-Lauzanne, 1976, 244 pp.
3. Voir: Cardinal L.J. Suenens, *Une nouvelle Pentecôte?*, DDB, Paris, 1974; René Laurentin, *Pentecôtisme chez les catholiques, risques et avenir*, Beauchesne, Paris, 1974; Edward O'Connor, c.s.c., *Le renouveau charismatique, origines et perspectives*, Beauchesne, Paris, 1975.

I. Aspects positifs du R.C.

Après une longue enquête à travers tout le pays et même en dehors, les évêques canadiens produisaient, en avril 1975, un message intitulé: *Le Renouveau charismatique* (4). Sans vouloir reprendre ici tout ce qu'a dit l'épiscopat canadien sur les "orientations positives fondamentales du Renouveau charismatique", il convient quand même de souligner certains aspects qui apparaissent comme un apport nettement positif du R.C. à l'heure actuelle dans notre milieu.

1. Renouveau de la prière

Selon ses options sociales et politiques, on reproche facilement au R.C. de ne pas être ceci et cela, de ne pas faire ceci ou cela. Fondamentalement, le R.C. est un renouveau de la prière et voilà ce qui le spécifie à un moment de l'histoire de l'Eglise où on ne peut pas encore dire que la prière soit tellement à la mode chez les chrétiens d'aujourd'hui. Sous la poussée de l'Esprit, les participants des groupes de prière non seulement réapprennent à prier, mais retrouvent le goût de la prière qui devient partie intégrante de toutes leurs activités quotidiennes. A ce point de vue, le R.C. constitue une sérieuse question adressée à l'Eglise d'aujourd'hui.

2. Dieu devient un être personnel

A l'intérieur de cette prière personnelle et communautaire, une rencontre de Dieu s'opère qui transforme et change des vies. Dieu cesse d'être le Dieu notionnel qu'il est pour beaucoup de croyants et il devient un Dieu personnel dont je suis sûr de l'amour pour moi en ce moment même. De là, cette foi vive qui fait prier, adorer, louer, intercéder et supplier aussi pour les divers besoins exprimés dans la prière. Que d'exemples on pourrait citer ici de personnes à la foi chancelante qui ont été rejointes par le climat de foi profonde trouvé dans les groupes de prière. Cette assurance de l'amour de Dieu explique le climat de sérénité et de joie qui règne dans les assemblées de prière.

4. *L'Eglise canadienne*, juin 1975.

3. Rôle de l'Esprit

"Le besoin primordial et ultime de l'Eglise c'est l'Esprit, l'Esprit-Saint qui anime et sanctifie l'Eglise... L'Eglise a besoin de son éternelle Pentecôte..." (5). Le R.C. s'inscrit dans la ligne des courants spirituels actuels qui nous amènent à redécouvrir la place première de l'Esprit qui est l'âme de l'Eglise, ainsi que l'affirme la théologie.

En insistant comme il le fait sur l'attitude d'abandon de soi à l'action de l'Esprit, le Renouveau charismatique vise à agrandir en chaque chrétien l'espace où l'Esprit peut se manifester. Cette docilité cherche à faire de chaque croyant un foyer qui manifeste autour de lui la présence de l'Esprit. (6)

4. Place des charismes dans l'Eglise

Quand l'Esprit-Saint est à l'oeuvre, il manifeste sa présence et le R.C. a attiré l'attention des chrétiens sur ce point. Vatican II avait réaffirmé que l'Esprit-Saint

dispense, parmi les fidèles de tous ordres, des grâces spéciales qui les habilitent à assurer des activités et des services divers... Ces charismes, qu'ils soient extraordinaires ou plus simples et plus répandus, sont ordonnés et adaptés aux besoins de l'Eglise: ils doivent être accueillis avec gratitude et joie spirituelle (7).

Parlant de la dimension charismatique de l'Eglise, les évêques canadiens déclaraient:

Un des mérites du Renouveau charismatique est de rappeler à bon escient l'importance des charismes dans la vie de la communauté chrétienne et de ses membres. Leur présence dans l'Eglise n'est pas insolite ni accessoire. Elle en est une caractéristique essentielle: la communauté ecclésiale est, par nature, charismatique. (8)

5. Paul VI, 29 novembre 1972. Voir: *Documentation catholique*, 17 décembre 1972, no 1622, pp. 1105-1106.

6. CCC, *Le renouveau charismatique*, no 12.

7. *Lumen Gentium*, no 12.

8. CCC, no 15.

5. Vivre son baptême

Si le R.C. amène des chrétiens à découvrir Dieu comme un être personnel et "à agrandir l'espace où l'Esprit peut se manifester" (9), il conduit aussi à une redécouverte des sacrements de l'initiation chrétienne, en particulier de la grâce du baptême. Je crois, écrivait récemment le Cardinal Suenens, ...

... que l'apport fondamental (du R.C.) serait de nous redonner à tous comme une conscience nouvelle de ce qu'implique notre baptême.

Depuis que le baptême n'a plus été conféré, comme à l'origine, à des convertis adultes et depuis que la coutume du baptême des enfants s'est établie, on s'est retrouvé devant des chrétiens qui ont reçu la foi par voie héréditaire et non plus devant des chrétiens qui ont adhéré à Jésus-Christ par pleine et libre option volontaire.

Cela a créé un type de chrétien, fortement tributaire du milieu familial et ambiant, facilement tenté d'être plus passif que co-responsable et engagé dans le service actif de l'Evangile.

Aujourd'hui, et plus encore demain, sera chrétien celui qui aura, comme adulte, rencontré Jésus-Christ et adhéré à son mystère de salut en pleine connaissance de cause.

Cela supposera une initiation adéquate, de type nouveau, une nouvelle prise de conscience de l'alliance baptismale...

C'est ici que le "baptême dans l'Esprit" ou mieux "l'effusion de l'Esprit" qui est au coeur du Renouveau s'offre comme une invitation pour toute l'Eglise.

Sous une forme ou sous une autre, quelle que soit la pédagogie qui sera mise sur pied, le chrétien, s'il veut vivre en chrétien, doit refaire le cheminement que les charismatiques sont invités à faire sous le nom de "Life in the Spirit Seminar". (10)

6. Goût de l'écriture

C'est un fait indéniable que, dans les groupes de prière, les participants prennent goût à la Parole de Dieu qui vient nourrir la prière et la réflexion des individus et des

9. *Ibid*, no 12.

10. *Revue Magnificat* (Belgique), 1977, no 2, pp. 7-8.

groupes. De plus en plus s'organisent un peu partout des cours et des sessions d'initiation biblique.

7. Dimension ecclésiale

En terminant ce bref aperçu non exhaustif des apports du R.C. dans notre milieu, il faut souligner l'aspect amour de l'Eglise qui se développe habituellement chez les participants des groupes de prière. Même si, parfois, cet amour peut véhiculer une vision nostalgique d'une Eglise appartenant au passé, il n'en reste pas moins que la redécouverte d'un Dieu vivant et le désir de vivre en profondeur son engagement baptismal s'accompagnent d'un amour renouvelé de l'Eglise, Corps du Christ et fondée sur Pierre et ses successeurs. Ici, le R.C. se moule sur l'organisation diocésaine et, très souvent, les contacts sont nombreux avec les offices de pastorale diocésaine. De plus en plus, enfin, les groupes de prière naissent dans les paroisses et sont pris en charge par les responsables de ces paroisses.

En guise de conclusion, j'aimerais citer encore une fois le Cardinal Suenens qui, regardant l'avenir du R.C., écrivait :

Nous avons en réalité à christianiser les chrétiens, à aider ceux qui ont été confirmés à se fortifier spirituellement. Nous verrons alors des chrétiens vivants, faisant face à un futur dans lequel de moins en moins de personnes deviendront chrétiennes par hérédité. (11)

II. Ambiguïtés et interrogations

Même si l'apport du R.C. dans notre milieu se révèle très positif, il n'en reste pas moins qu'il véhicule un certain nombre d'ambiguïtés qui peuvent soulever, et soulèvent de fait, de sérieuses interrogations. Même quand on est engagé dans les groupes de prière et qu'on essaie d'y donner le meilleur de soi-même, on ne peut pas, certains jours, ne pas se poser certaines questions. Je rassemble ces interrogations autour de deux pôles principaux : 1) discernement ; 2) leadership et autorité.

11. *New Covenant*, février 1977, p. 14.

1) Discernement

Le R.C., parce qu'il se veut sous la mouvance de l'Esprit, appelle nécessairement le discernement spirituel. "Dès qu'il s'agit de l'affleurement à la conscience et de manifestations sensibles de la présence agissante de l'Esprit, écrivaient les auteurs du Colloque de Malines, la question d'un discernement ne peut manquer de se poser" (12). Au lendemain de la Pentecôte 1975, Paul VI, recevant les 10.000 participants du congrès international du R.C. réunis dans la basilique Saint-Pierre, rappelait des principes de discernement (13). Plus près de nous, Mgr Coderre et Mgr Lebel, dans une déclaration conjointe, rappelaient aux groupes de prière de leur diocèse la nécessité du discernement au sein du R.C. (14).

Il existe des groupes où un manque flagrant de discernement fait accepter n'importe quoi comme une manifestation de l'Esprit. Des individus circulent qui se disent conduits par l'Esprit et qui font un tort énorme. D'autres enfin se déclarent "docteurs en Israël" et enseignent n'importe quoi.

Vous voyez bien tout le tort que peut faire au Renouveau charismatique et à l'Eglise, l'admission inconditionnelle de tout ce qui se présente comme venant de l'Esprit.

Le seul moyen de se protéger de ce danger est de s'en remettre au discernement de l'Eglise. C'est la *communauté ecclésiale* qui a la responsabilité et la capacité d'exercer ce discernement.

C'est à l'Eglise, en effet, que l'Esprit est donné : chacun de nous le reçoit en Eglise, comme membre du Corps de Celui qui est la source de l'Esprit.

C'est donc à la *communauté ecclésiale* à faire le discernement des esprits. Les *responsables* de l'Eglise, les Evêques, ont reçu cette char-

12. *Le Renouveau charismatique, orientations théologiques et pastorales*. Traduction française par le Service Central du R.C., 1202, de Bleury, Montréal.

13. *Osservatore Romano*, 18 mai 1975.

14. Communiqué no 13 de la Chancellerie du diocèse de Saint-Jean, 8 décembre 1976.

ge de discernement avec l'assistance de l'Esprit pour l'exercer ; mais encore ne le font-ils qu'en prenant conseil et en auscultant la vie de la communauté des croyants : c'est pour cette raison que l'Evêque s'entoure de différents conseils.

... Même celui qui se présente comme muni d'un charisme de discernement n'est pas en dehors de cette loi et il doit lui-même soumettre son intervention au jugement de la communauté. Celle-ci peut exercer son rôle de discernement par l'action d'un de ses membres, mais c'est à elle à dire en dernière analyse, où se trouve le vrai discernement. (15)

Le discernement ne doit pas s'opérer seulement au niveau des individus ou des groupes de prière ; il doit s'exercer aussi sur certaines orientations que le R.C. de chez nous est en train de prendre.

A même ce qui se développe, il faut parfois poursuivre la ligne pour essayer de voir ce que cette ligne produira à son terme. Depuis quelques années, une satanomanie ou une satanophobie s'est développée en plusieurs endroits. On se livre par conséquent à une pratique exagérée du ministère de délivrance ou d'exorcisme. On traumatise des personnes, on en blesse d'autres profondément et on engendre une phobie qui fait croire que le démon est partout. Tout ce qui n'est pas explicitement chrétien est soupçonné d'occultisme. On tombe dans de nouveaux dogmatismes qui condamnent sans rémission : occultisme, sessions Rochet, méditation transcendante, Teilhard de Chardin, yoga, zen. Même la prière de Jésus, ou philocalie, devient suspecte aux yeux de certains. Si vous avez reçu en cadeau un signe du zodiaque et que vous le portez, comme cela est devenu une mode, même si on ne croit en rien à l'astrologie, il faut vous faire délivrer car vous êtes sous l'influence du Malin. Au lieu de prêcher Jésus-Christ, on prêche sur l'occultisme, le yoga, le zen, etc. Certaines personnes publient des papiers intitulés : "la pensée catholique sur ...". D'autres, enfin, publient des listes de choses qu'il est défendu de faire si vous appartenez à un groupe de prière.

15. *Ibid.*

re. Si vous avez le malheur de refuser d'embarquer dans de telles perspectives, vous courez le risque d'être excommunié, de passer pour un impie. Le nouveau dogmatisme engendre le sectarisme.

Il est grand temps qu'un authentique discernement s'exerce dans toute cette satanomanie. A force de dire aux personnes qu'elles sont sous l'influence du Malin, elles finissent par le croire et elles accourent en foule pour se faire libérer et délivrer. Il est grand temps qu'on réapprenne le premier conseil que l'Eglise donnait aux exorcistes: ne pas croire facilement qu'une personne est possédée du Démon. C'est à se demander parfois si nous avons été sauvés par le Christ, si le Diable est plus puissant que Jésus-Christ. Je me demande à certains moments ce que dirait saint Paul s'il revenait parmi nous, lui qui disait un jour aux Galates: "Si le Christ vous a libérés, c'est pour que vous le restiez" (16).

Tenant compte de l'expérience de Jésus-Christ, des Apôtres et de la Primitive Eglise, le Colloque de Malines adopte la position suivante:

Le R.C. prête attention à cet aspect du témoignage néo-testamentaire et à cette histoire post-apostolique. Evacuer complètement cet aspect de la conscience chrétienne serait être infidèle au témoignage biblique. Dans le R.C., l'expérience l'a prouvé, certaines personnes ont reçu une aide appréciable d'un ministère autorisé qui s'est attaché à vaincre l'influence démoniaque. Certes, cette influence ne doit pas être considérée nécessairement comme une "possession". Il faut éviter une préoccupation excessive à l'égard du démoniaque et une pratique irréfléchie du ministère de délivrance. L'un et l'autre résulteraient d'une distorsion des données bibliques et seraient préjudiciables à l'action pastorale. (17)

2) Formation et leadership

Très tôt après la naissance des premiers groupes de prière, la question de la formation des animateurs et des responsables a été soulevée.

16. Gal 5, 1.

17. Colloque de Malines, p. 46.

Bien des réalisations ont vu le jour dans les divers diocèses mais il reste beaucoup à faire ainsi qu'en témoignent les problèmes évoqués ci-dessus. Beaucoup de difficultés s'aplaniront quand un enseignement sérieux et suivi aura pu être mis en place. Une telle réalisation ne pourra pourtant pas voir le jour sans rencontrer quelques obstacles.

Le R.C. ne comporte pas de structures juridiques mais il existe des "structures opérationnelles qui correspondent aux services à rendre" (18). Pour l'instant, certaines personnes se prévalent de ce mode de fonctionnement pour faire ce que bon leur semble, envers et contre tous, sans accepter ni l'avis, ni le discernement de qui que ce soit. On vogue allègrement vers l'illumination, dans certains cas, en s'entêtant à avoir raison contre tout le monde. Le R.C. se trouve alors aux prises avec le problème des francs-tireurs.

A la lumière de l'expérience, le R.C. devra sans doute, d'ici peu, se donner, sans tomber dans le juridisme, des moyens d'action dans de telles circonstances. En d'autres mots, il devra voir à se doter d'un véritable leadership, d'une véritable autorité exercée dans la paix et la charité.

Pour l'instant, les groupes de prière connaissent un double leadership. D'une part, on trouve les "répondants diocésains" nommés par les évêques et qui ont des mandats assez variables selon les diocèses. Les "répondants" se rencontrent deux fois par année avec le Répondant épiscopal désigné par l'Assemblée des Evêques du Québec (19). D'autre part, les groupes de prière des différents diocèses ont élu leurs propres délégués qui forment l'Assemblée Canadienne Francophone du Renouveau Charismatique Catholique (ACFRCC). Cette Assemblée procède à l'élection d'un Exécutif de sept membres. Jusqu'à maintenant, l'ACFRCC s'occupe habituellement

18. *Ibid*, p. 41.

19. Actuellement, c'est Mgr Louis Langevin, évêque auxiliaire de Saint-Hyacinthe qui remplit la fonction de Répondant épiscopal du R.C. au Québec.

de questions pratiques d'organisation tandis que les "répondants diocésains" essaient de voir l'ensemble de la situation du R.C. et d'étudier un certain nombre de questions soulevées par la vie du R.C.

Le R.C. ne pourra se passer longtemps d'un véritable leadership qui l'aidera à progresser, à approfondir l'expérience spirituelle en cours. Un tel leadership supposera qu'on accepte l'émergence, non seulement d'organiseurs, mais de personnes qui donneront de solides assises doctrinales, qui sauront être des animateurs et qui sauront faire respecter discipline et liberté dans l'Esprit (20). Une telle jonction ne pourra être que le fruit de l'Esprit qui, dans l'amour, crée l'unité. Reconnaissant que l'Eglise est un Corps, que chaque membre y a sa place, on reconnaîtra aussi que, pour le bien de l'ensemble, une autorité suave mais réelle doit s'exercer.

CONCLUSION

L'apport du R.C. est très positif dans l'Eglise canadienne et "son expansion à travers notre pays illumine d'espérance les horizons nouveaux vers lesquels l'Esprit entraîne irrésistiblement l'Eglise au Canada" (21). Au lendemain de la Pentecôte 1975, Paul VI déclarait: "Comment alors ce renouveau spirituel ne pourrait-il pas être une chance pour l'Eglise et pour le monde? Et comment, en ce cas, ne pas prendre tous les moyens pour qu'il le demeure?" (22).

Pourtant, dans notre milieu, le R.C. a des objectifs à atteindre, des obstacles à surmonter. Ce sont là des problèmes de croissance et de maturation. Puisse le dixième anniversaire du R.C. et la tenue du congrès de juin 1977 à Montréal être l'occasion d'un dépassement pour que se poursuive au sein de l'Eglise une Pentecôte toujours renouvelée.

20. Voir la déclaration de Mgr Coderre et de Mgr Lebel.

21. C.C.C., no 30.

22. *Osservatore Romano*, 18 mai 1975.

De Vatican II au Renouveau charismatique:

I- Le point de départ du Renouveau

par Jean-Marc Dufort*

Il y aura bientôt dix ans, un groupe de professeurs catholiques américains se réunissait pour prier, méditer et aussi pour approfondir sa foi, qu'il jugeait infantile, anémique et sans impact sur sa vie professionnelle. A eux se joindront immédiatement, poussés par le même besoin, des étudiants et des chrétiens venus d'autres communions. Ces premiers noyaux s'activeront au contact des divers courants néo-pentecôtistes venus des confins du protestantisme américain et qui allaient influencer de façon visible sur l'orientation du nouveau mouvement. On y expérimente "le retour de l'Esprit", la conscience et son action, on sent le besoin de proclamer dans une louange commune sa présence et sa force vivifiantes. "Le mouvement pentecôtiste", comme on l'appelait alors, était né, qui groupait des chrétiens venus de tous les horizons, souvent bien éloignés de la religion officielle, mais sans que leurs adeptes aient eu à rompre avec leur foi traditionnelle. Dès sa naissance le mouvement apparaissait déjà fortement marqué par le redécouverte de ce que, deux ou trois ans plus tôt, le concile Vatican II appelait déjà "dons de l'Esprit" ou "charismes", "grâces spéciales"; et il reprenait à son compte le mot de s. Paul dans la première lettre aux Corinthiens (devenue en quel-

que sorte la charte spirituelle du "mouvement"): "A chacun est donnée la manifestation de l'Esprit en vue du bien commun" (1 Cor. 12, 7).

Depuis lors le "mouvement", devenu le "renouveau" pour se distinguer des innombrables "revivals" ou des sectes schismatiques, poursuit sa croissance au coeur même des grandes Eglises où il a pris racine. Plusieurs hiérarchies ou chefs de communautés lui ont accordé des lettres de créance. Il a aussi rallié à sa cause une portion notable des théologiens, dont plusieurs ont adhéré au renouveau et l'ont défendu contre ses détracteurs. Il possède ses leaders, il s'est donné des structures internes et une organisation. Enfin, par son rayonnement apostolique, il contribue à la création ou au soutien de ce que l'on a appelé "les nouveaux ministères".

Nous aimerions, pour notre part, rapprocher dans une même perspective, celle d'une Eglise pour des temps nouveaux pressentie, entrevue et au moins partiellement préparée par le concile Vatican II, la pensée de ce dernier sur la vie charismatique des fidèles avec l'expérience de l'Esprit, en cours chez ces mêmes fidèles, et sa valeur proprement ecclésiale. La chose paraît importante à plus d'un égard: le "phénomène charismatique", si on nous permet ce raccourci, se situe désormais à l'échelle mondiale. L'importance de ce qu'il met en jeu, à savoir le caractère ou la "dimension" charismatique qui affecte la vie de l'Eglise dans son ensemble et se vérifie jusque dans sa notion, mérite qu'on s'y arrête.

Nous le ferons à partir de ce qui nous paraît être la base véritable de ce renouveau, à savoir l'enseignement du Concile. Nous en viendrons ensuite à l'expérience spirituelle propre au renouveau, expérience qui le situe à la fois en-deçà et au-delà du concile. Nous dirigerons le faisceau de nos réflexions du côté catholique, pour mieux comprendre la portée de Vatican II dans la naissance et la diffusion du renouveau, et aussi parce que le dialogue oecuménique exige, là comme ailleurs, que chacun des interlocuteurs connaisse bien ses propres origines, afin de rendre davantage possible et de hâter, grâce à cet éclairage, la communion de tous dans le même Esprit.

DES CHARISMES POUR BÂTIR L'ÉGLISE

Ce qui frappe avant tout lorsqu'on relit les textes de Vatican II concernant les charismes, c'est l'usage très sobre que fait le concile du terme "charismes" et de l'adjectif "charismatique": seulement onze emplois du premier et trois du second. Brèves allusions à un fait supposé connu, sur lequel il n'y a pas lieu d'insister, qu'on soulignera au besoin par des rappels de l'Écriture. Deux passages échappent cependant à cette concision. Le premier fait partie du texte désormais célèbre traitant du sens de la foi. On le trouve au n. 12B de la Constitution sur l'Eglise; il y est question de l'existence et de l'universalité des charismes au sein du Peuple de Dieu:

* Le P. Dufort, jésuite, est professeur de théologie à l'Université du Québec à Trois-Rivières, en année sabbatique en Europe.

En outre, le même Esprit Saint... "partageant ses dons à chacun comme il le veut" (1 Co. 12, 11), .. distribue parmi les fidèles de tout ordre des grâces spéciales, par lesquelles il les rend aptes et prompts à se charger de diverses oeuvres ou offices, profitables à la rénovation de l'Eglise et au développement de sa construction, selon le mot de saint Paul: "A chacun est donnée la manifestation de l'Esprit en vue du bien commun" (1 Co. 12, 7). Ces charismes, qu'ils soient plus éclatants ou plus simples et plus largement répandus, sont très appropriés et très utiles aux nécessités de l'Eglise: il faut donc les recevoir avec action de grâces et consolation (1).

Le second texte se trouve au n. 3c du décret sur l'apostolat des laïcs. Texte important, où l'on aborde les fondements de cet apostolat. Le décret reprend l'enseignement proposé dans la constitution sur l'Eglise en insistant davantage sur "le droit et le devoir d'exercer ces dons dans l'Eglise et dans le monde, pour le bien des hommes et l'édification de l'Eglise, dans la liberté du Saint Esprit qui "souffle où il veut" (Jn 3, 8), de même qu'en communion avec ses frères et très particulièrement avec ses pasteurs". Auparavant le décret avait souligné la liberté absolue de l'Esprit distribuant à chacun selon sa volonté (cf. 1 Co. 12, 11) ces dons particuliers pour que tous et "chacun selon le don qu'il a reçu, se mettent au service des autres, soient comme de bons administrateurs de la grâce de Dieu, variée en ses effets" (1 Pi. 4, 10).

Ces affirmations conciliaires qui, pour la première fois, établissaient, en regard du principe hiérarchique, l'existence, l'utilité, l'universalité et la relative autonomie des charismes dans l'Eglise, donnèrent lieu, comme bien l'on pense, à de nombreuses discussions préalables et à de minutieuses mises au point. En fait elles ne tendaient à rien moins qu'à articuler davantage sur la tradition vivante une notion renouvelée de l'Eglise, munie par l'Esprit de "dons divers, hiérarchiques et charismatiques, par lesquels il la dirige..." (*Const. sur l'Eglise*, n 4), dont l'envoi s'enracine dans la mission permanente de l'Esprit, "envoyé le jour de la Pentecôte, pour sanctifier sans ces-

se l'Eglise.." qu'il "unit dans la communion et le service.." (*ibid.*).

Fait également à noter, la constitution sur l'Eglise distingue nettement les "charisme éclatants" de ceux qui sont "plus simples et plus largement répandus" en rappelant que l'Esprit Saint est à l'oeuvre "parmi les fidèles de toute condition" (n. 12). L'Esprit est libre d'inviter qui il veut à l'apostolat, et cela d'une manière directe ("comme il l'entend"), et sans emprunter la voie de la hiérarchie. Il n'existe donc pas, dans l'Eglise du Christ, de catégorie de fidèles qui soient uniquement passifs (2), qui n'entendraient la voix de l'Esprit qu'à travers l'action de la hiérarchie (3). L'Esprit suscite, au contraire, dans toutes les parties et dans chacun des membres de l'Eglise, les ressources et les énergies nécessaires pour assumer la mission qui lui est dévolue par le Christ au jour de l'Ascension.

DES CHARISMES DE SERVICE...

L'action du Christ Tête et de son Esprit dans l'Eglise, en vue de pourvoir à ses nécessités (cf. *Const. sur l'Eglise*, n.7c) fournit encore au Concile l'occasion d'une mise au point sur la question des charismes. C'est dans une perspective de service qu'on pose à la suite de Paul le principe d'une hiérarchisation des charismes eux-mêmes, parmi lesquels "vient au premier rang la grâce des Apôtres, à l'autorité desquels l'Esprit lui-même soumet jusqu'aux fidèles doués de charismes (cf. 1 Co. 14)". Le même Esprit, poursuit-on, qui par son propre dynamisme unifie le corps du Christ, produit et intensifie la charité entre les fidèles. C'est lui, l'Esprit du Christ ressuscité, qui constitue "le lien interne des membres" au point que "si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui; si un membre est honoré, tous les membres partagent sa joie" (1 Cor. 12, 26).

Enfin, il n'est pas hors de propos de rappeler la distinction conciliaire entre les dispositions naturelles ("talenta"), dont Dieu enrichit le chrétien, et les charismes dispen-

sés par l'Esprit "pour le bien de ses frères" (*Décret sur l'Apôstolat des laïcs*, n. 30). Dans le même sens, la constitution sur l'Eglise (n. 30) dit qu'on ne considérera pas comme pur charisme toute capacité ou toute activité apostolique exercée par des laïcs. Bien plus, les charismes, entendus au sens de la première lettre aux Corinthiens (12-14), ne constituent pas le seul type de dons spirituels grâce auxquels les chrétiens peuvent travailler à la diffusion de l'Evangile. Telle est du moins la manière dont le décret sur les Missions (n. 28) semble entendre le texte de Rom. 12, 6-8 où Paul déclare: "Nous avons des dons qui diffèrent selon la grâce qui nous a été accordée. Est-ce le don de prophétie? Qu'on l'exerce en accord avec la foi. L'un a-t-il le don du service? Qu'il serve. L'autre celui d'enseigner? Qu'il enseigne. Tel autre celui d'exhorter? Qu'il exhorte.." Ce sont les dons pris comme un tout qui, selon le décret, constituent ce que le nouveau Testament appelle la mission ou l'apostolat. La citation de Rom. 12 montre également jusqu'à quel point cet enseignement sur les dons et les charismes s'inscrit dans un contexte d'Eglise, dont l'édification et la croissance dans l'agapè constitue la fin immédiate des uns et des autres, tout comme celle des fonctions et des ministères (4).

POUR UNE ACTION ECCLÉSIALE

Une lecture plus étendue des textes révélerait davantage le profil d'intention qui dessine la pensée conciliaire sur les charismes et leur relation à l'Eglise. Ce profil, qui est celui d'une *action ecclésiale*, se laisse deviner dans le texte clé de la constitution sur l'Eglise: "En outre, le même Esprit Saint... dispense aux fidèles de toute condition des grâces spéciales par lesquelles il les rend aptes et prompts à se charger de diverses oeuvres ou offices, profitables au renouvellement et à l'édification de l'Eglise.." (n. 12). C'est le même son qu'on entend dans le décret sur l'activité apostolique des laïcs (n. 3). Dans un concile qui se veut avant tout pastoral, qui se propose comme fin le renouvellement des structures, des modes d'action et des facultés d'adaptation de l'Eglise, la chose n'a pas de quoi surprendre. Mais il y a da-

1. Texte français dans *Les Actes du Concile Vatican II*, T. I. Paris, Ed. du Cerf, p. 29 s.

2. Le concile n'ira pas cependant jusqu'à dire que tous et chacun des fidèles sont infailliblement et à coup sûr pourvus de dons spéciaux et de charismes.

3. On demandait récemment à un pasteur: "Que pensez-vous de tel problème?" et lui de répondre: "Dites-moi, qu'en pense donc le Saint-Père?"

4. Voir également en ce sens le décret sur le ministère et la vie des prêtres, n. 4.

vantage: la pensée conciliaire utilise à des fins qui se veulent pratiques et en le restreignant quelque peu l'enseignement paulinien sur les charismes. L'intervention de Paul vise, en effet, l'usage des richesses spirituelles imparties aux chrétiens dans une communauté où le phénomène de l'inspiration était présent et même commun. Elle se situe dans un exposé continu relatif au culte chrétien: Paul y aborde successivement le problème des viandes sacrifiées aux idoles (chapitres 8 à 10), la tenue des femmes dans l'assemblée liturgique (11, 2-16), l'eucharistie (11, 17-34), finalement l'exercice des charismes (12, 1-14,40). Au dire de Paul, toutes ces activités de la vie chrétienne doivent être réglées par le souci de "l'édification" (entendue au sens de "construire", "bâtir"), qui est le propre de la charité. "Effectivement, écrit le P. C. Spicq, l'agapè désigne un amour culturel, religieux, et si Paul y insiste tellement dans ce contexte, c'est qu'il veut souligner le caractère spirituel du culte chrétien, culte intérieur "en esprit et en vérité" (Jn 4, 23): sans amour du prochain profond et sincère, il n'y a pas d'adoration et de louanges valables de Dieu dans l'Eglise de Jésus-Christ" (5). En somme, pour Paul, ce qui est ici à l'enjeu c'est l'unité dans la charité, un principe de discernement qui est la gloire de Dieu en Jésus-Christ, enfin une diversité qui doit s'harmoniser et s'ordonner non selon la "charge extatique" plus ou moins accentuée que comportent ces charismes, mais selon une économie visant au bien-être et à l'édification du corps entier de l'Eglise.

Ces notations - un peu rapides peut-être - relatives à l'enseignement paulinien concernant les charismes nous éloignent déjà passablement des préoccupations de Vatican II qui se réfèrent avant tout à une praxis d'évangélisation et d'adaptation. De fait, la perspective de cet enseignement est celle d'une *expérience spirituelle communautaire*, dont la nouveauté, l'enthousiasme et la contestation même qu'elle soulève ne vont pas sans rappeler l'atmosphère qui se dégage de l'actuel renouveau. Paul est tellement conscient de ce qui se passe chez ses Corinthiens, il en comprend si bien le caractère décisif et la signi-

fication qu'il va y jeter tout le poids de sa propre expérience spirituelle: c'est le fameux passage sur la charité, à saveur sapientielle, que les commentateurs ont appelé "le cinquième évangile", le "chant d'amour" de Paul, où il suffit de substituer le mot "Jésus" au mot "agapè" pour que ce chapitre devienne la description très simple et très parfaite du Jésus historique.

Du coup, nous voilà parvenus au centre de gravité des charismes, qui définit la loi de leur usage dans une église particulière. Certes Vatican II n'ignore pas cette donnée fondamentale d'un agapè, à la fois source et principe de hiérarchisation des charismes. Mais il n'en fait pas non plus, dans l'optique qui est la sienne, à savoir celle des conditions d'une action pastorale, à instaurer dans tous les éléments de l'Eglise, l'objet principal de son message. En revanche, le concile aura eu le grand mérite de mettre en lumière et aussi "en tension" deux réalités apparemment divergentes: la liberté absolue de l'Esprit" qui souffle où il veut" et dispense ses charismes "comme il l'entend", et la nécessité pour ces mêmes charismes d'être authentifiés et réglés dans leur exercice par les responsables de communautés. Le concile a ainsi reconnu aux membres de l'Eglise leur qualité de membres actifs d'un corps qui "déjà se construit en lui-même dans la variété de ses fonctions" (*Constit. sur l'Eglise*, n. 13 c), il a manifesté à tous les voies innombrables de l'Esprit dont il a éprouvé lui-même les effets; il a également jeté les bases de départ du renouveau en déblayant le terrain devant lui, en lui ouvrant un large horizon théologique et spirituel. Interrogé par les chrétiens, tiraillé par diverses tendances, soupçonné par les scientifiques, mais persévérant dans la prière commune et nourri de la parole de Dieu, le renouveau, dans son premier envol, aura dépassé, ou peut-être même déjoué, les attentes de bien des membres du concile. Nous verrons se déployer dans la suite de cet article les linéaments de cette expérience spirituelle qu'un Jean XXIII, qui s'y connaissait en fait de charismes, n'a pas hésité à prophétiser en l'appelant "une nouvelle pentecôte".

Rome, novembre 1976.

5. Agapè dans le Nouveau Testament, T. II, p. 56.

Dernières parutions

dans la Collection
Croire Aujourd'hui

Chaque volume: \$3.95

Les jeunes, l'avenir et la foi

par François Six

Vers une nouvelle culture,
et vers quel avenir de la
foi? Un volume de 134 pages

Au Christ inconnu

par Maurice Bellet

Comment, dans votre monde,
dire le nom du Christ
avec la force des
commencements?

Un volume de 106 pages.

Les Editions
Bellarmin

8100, boul. St-Laurent
Montréal H2P 2L9
Tél.: 387-2541

Littérature et politique africaines

Une expérience pédagogique à Howard University

par Maurice A. Lubin*

La colonisation européenne de l'Afrique a commencé dès 1435 et s'est poursuivie jusqu'à la fin de la première guerre mondiale. Elle n'a pas été faite sans violence par les différentes puissances de l'Europe qui régentaient le monde entier. Il y eut des réactions naturelles de la part des différentes ethnies africaines.

Dominés par des Portugais, des Espagnols, des Anglais, des Français, des Belges, des Italiens, les Africains, à la suite de leurs leaders, ont lutté pour parvenir à la reconnaissance de leurs droits les plus naturels et pour l'autonomie de leurs pays respectifs.

La politique est devenue un sujet de haute importance pour les différentes communautés africaines.

Dans cette optique et conformément aux impératifs de notre cours de Littérature africaine d'expression française à Howard University, nous avons préparé et publié *AFRIQUE ET POLITIQUE* (1).

Nous demeurons persuadé que la politique fait partie du domaine de la littérature au même titre que la poésie, le théâtre ou le roman.

Depuis l'antiquité, des écrivains comme Platon, Aristote puis plus tard Machiavel, Hobbes, Montesquieu, Alexis de Tocqueville, Karl Marx etc., ont savamment discuté des questions qui concernent l'organisation de l'Etat, son fonctionnement, les devoirs et les droits de l'Etat ainsi que ceux des citoyens, sujets de l'Etat.

La Politique intéresse au premier chef tous les citoyens d'une communauté car ils ont les mêmes besoins, les mêmes intérêts, ils sont à la recherche des mêmes garanties de leur sécurité intérieure et extérieure.

* M. Lubin est assistant professeur à Howard University, Washington, D.C., au département "Romance Languages".

1. Maurice Lubin, *Afrique et politique*, Paris, La Pensée Universelle, 1975.

Quand il est question de l'Afrique, l'on ne doit pas une minute hésiter à inclure la Politique dans le cadre de la littérature.

L'Afrique a connu durant plus de quatre siècles le joug européen, l'avilissement de sa propre culture et la mise en place d'une culture étrangère à ses traditions, à ses réalités de toutes sortes et à son idéal de vie nationale.

Durant la période coloniale, des leaders dont Nmandi Azikiwè, Kwame Nkrumah, Patrice Lumumba, Jomo Kenyatta, Gamel Abd-El Nasser, Julius Nyéréré, Léopold Sédar Senghor, Habib Bourguiba, Modibo Keita, Houphriet-Boigny, Kenneth Kaunda ont exposé leurs points de vue sur la politique africaine, présenté des doléances nationales, exprimé les sentiments patriotiques des uns et des autres, élaboré des systèmes politiques à la convenance de leurs pays respectifs. D'ailleurs nombre d'entre eux s'étaient déjà fait connaître comme écrivains pour avoir publié des romans, des poésies, des essais, des pièces de théâtre, des contes et des nouvelles et nous n'avons pas le droit de morceler leur bibliographie.

Nous avons dans notre livre, à l'usage des étudiants, fixé le déroulement de l'histoire africaine, passant en revue les événements politiques qui ont débuté dès la fin de la première guerre mondiale pour culminer dans l'indépendance de quarante-neuf pays d'Afrique.

Le bilan politique des Etats africains est assez impressionnant et mérite d'être porté à la connaissance des enfants dès l'école. Tout un ensemble de questions: indépendance, interdépendance, unité africaine, panafricanisme, socialisme, démocratie, droits et devoirs des Etats, droits humains, Tiers-monde, partis politiques, parti unique ont été indiqués, analysés, discutés pour l'information des jeunes générations.

Nous avons ensuite dressé l'inventaire de tous les ouvrages politiques publiés par des écrivains africains, Etat par Etat depuis le

Cameroun, en passant par le Congo, le Bénin, le Gabon, la Guinée, la Haute-Volta, le Mali, le Madagascar, la Mauritanie, le Rwanda, le Sénégal pour aboutir au Zaïre. Nous avons brièvement mis l'accent sur quelques concepts politiques comme le Socialisme qui est une question passionnante pour toute l'Afrique.

Dans le but de familiariser le jeune étudiant avec les réalités politiques africaines, nous avons choisi une douzaine de leaders sans distinction de pays comme Lamine Gueye, Jean-Pierre NDiaye, Patrice Lumumba, Ahmadou Ahidjo, Ahmed Sekou Touré, Jacques Rabemananjara, Dr Seydou Badian Kouyaté, Doudou Thiam, Boubou Hama.

Après avoir soumis la biographie de ces hommes politiques et les ouvrages qu'ils ont publiés, nous avons sélectionné des textes d'eux sur différents thèmes comme: l'héritage du Pacte colonial, les Organisations africaines avant la colonisation, les Mouvements nationaux, le Rassemblement démocratique africain, le développement de la conscience nationale, le Processus de l'Indépendance, le Syndicalisme et son action, la nécessité de l'Unité, le Parti unique et ses déviations, le nationalisme en Afrique, les difficultés de la construction socialiste et le Panafricanisme.

Ces textes tirés des ouvrages politiques de ces écrivains sont accompagnés de questions. Enfin des sujets de dissertation et de discussion sont proposés aux étudiants pour parachever le cours qui leur est offert.

AFRIQUE ET POLITIQUE fait partie de la série des Cours consacrés à la littérature africaine d'expression française. Ceux qui s'intéressent aux divers aspects de la politique des Etats africains peuvent trouver des éléments culturels qui permettent la compréhension des démarches des différents pays africains francophones actuellement indépendants.

La faim de pain et d'évangélisation

par Pedro Arrupe*

Les événements qui se sont déroulés, selon un programme ample et varié, pendant le 41ème Congrès Eucharistique International de Philadelphie (Etats-Unis) du 1er au 8 août 1976, appartiennent désormais à l'histoire. Toutefois, parmi les allocutions prononcées en cette occasion, il y en a plusieurs qui sont toujours d'actualité à cause de leur importance intrinsèque pour la plupart d'entre nous. L'un de ces discours, qui fit sensation dans la presse internationale et qui a une valeur toute particulière pour notre temps est celui qu'a prononcé le Père Général Pedro Arrupe.

INTRODUCTION

Si la faim existe quelque part dans le monde, notre célébration de l'Eucharistie est alors, en quelque sorte, incomplète partout. Voilà, en bref, la conclusion à laquelle nous sommes arrivés ce matin. Dans l'Eucharistie nous recevons le Christ qui a faim dans le monde des affamés. Il ne vient pas à nous tout seul, mais avec les pauvres, les opprimés, ceux qui meurent de faim sur la terre. Par Lui, ces hommes viennent à nous en quête de secours, de justice, d'amour exprimé dans l'action. C'est pourquoi nous ne saurions recevoir dignement le Pain de Vie, à moins de donner nous-mêmes du pain à ceux qui en ont besoin pour vivre, où qu'ils se trouvent, quels qu'ils soient.

Nous revenons sur ce même sujet cet après-midi afin de l'explorer un peu plus en profondeur. Est-ce donc vrai? Et si c'est vrai, comment et pourquoi? En particulier, nous devons nous demander: Que signifie pour moi, ici et maintenant, le fait de recevoir pleinement l'Eucharistie? A quoi est-ce que je m'engage quand je reçois la Sainte Communion? Ce sont là des questions exigeantes et vitales. Elles sont tout autant passionnantes. Rien

qu'en me les posant, je suis déjà à moitié engagé à m'offrir généreusement aux autres. Puisse le Christ, que nous recevons sous la forme de pain, donner à chacun de nous le courage de ne pas refuser ce don de nous-mêmes, de ne pas fléchir devant notre devoir, de ne pas y mettre de limites. Pussions-nous, à notre tour, être aussi généreux envers Lui qu'il l'est envers nous.

UN NOUVEL ORDRE INTERNATIONAL

Donner à manger à ceux qui ont faim

"Tous les gouvernements devraient envisager d'éliminer le fléau de la faim et de la sous-alimentation, qui sévit à l'heure actuelle parmi des millions d'êtres humains, comme étant l'objectif de la communauté internationale en tant que telle, et ils devraient aussi faire en sorte que, dans dix ans, aucun enfant n'aille se coucher sans avoir mangé à sa faim, aucune famille n'ait à s'inquiéter pour le pain du lendemain, aucun être humain ne soit privé de son futur et du développement de ses capacités par manque de nourriture" (1).

Les paroles que je viens de citer ont sans doute une résonance familière pour beaucoup d'entre vous. Elles servent de préface à la première résolution adoptée à Rome, en 1974, par la Conférence Mondiale de l'Alimentation. Ce sont là de nobles paroles. Elles expriment un idéal élevé que nous devrions, en

tant qu'hommes (à plus forte raison en tant que chrétiens), poursuivre de toutes nos forces. Car si nous nous y refusons, nous serons en train de tourner le dos à la civilisation et d'opter délibérément pour un monde de cupidité, d'égoïsme, de haine et de violence.

Mais déjà, moins de deux ans après que les délégués de 133 pays et plus de 200 organisations nationales et internationales aient approuvé ce texte, on nous dit qu'il est trop ambitieux; que même en 1985 nous ne serons pas encore en mesure de satisfaire les besoins les plus élémentaires de l'enfant d'une famille affamée. Soit que nous considérons les problèmes à court terme, tels qu'une distribution plus équitable de la nourriture, ou des mesures permettant aux plus pauvres d'acheter ce qui se produit, ou encore la création de centres d'approvisionnement et de fonds spéciaux, soit que l'on envisage des problèmes à plus longue échéance, comme l'accroissement de la production alimentaire dans son ensemble ou la promotion du développement à tous les niveaux, les espoirs sont minces. Les spécialistes nous invitent à faire preuve d'un plus grand réalisme et à regarder plus loin, vers l'an 2,000 ou 2,020; quelques-uns d'entre eux ne fixent même pas de date (2).

Sommes-nous donc en train de poursuivre une ombre, un rêve? Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité nous possédons les ressources et les moyens techniques suffisants pour nourrir convenablement chaque homme, chaque femme et chaque enfant aux quatre

* Supérieur Général de la Compagnie de Jésus.

coins de la terre. Bien sûr, il y a encore de graves problèmes à résoudre, beaucoup d'obstacles à surmonter. Mais l'essentiel reste: **NOUS POUVONS LE FAIRE.** Après avoir lutté pendant des milliers d'années contre les forces de la nature, l'humanité est finalement à même de passer d'une ère de subsistance et de survie des plus forts à une nouvelle ère d'abondance et de richesse. Mais jusqu'ici, seulement quelques-uns ont bénéficié de cette abondance. Et la richesse même, au lieu de servir à couvrir les besoins primordiaux de la majorité de la population mondiale, est souvent mal utilisée et complètement gaspillée.

Désordre mondial

Malheureusement, nous n'avons pas à chercher trop loin pour en trouver la preuve. Selon des statistiques récentes, les dépenses militaires du monde entier ont presque atteint le chiffre d'un milliard de dollars **par jour** en armes et instruments de destruction (3). On a également estimé que:

- un peu plus de 1% de cette somme gigantesque suffirait à fournir 200 millions d'enfants sous-alimentés en protéines supplémentaires, assurant ainsi leur plein développement cérébral;
- encore le 1% de la même somme favoriserait les investissements agricoles à tel point que l'on verrait augmenter considérablement la production alimentaire dans les pays les plus pauvres, ceux qui sont à présent au bord de la famine;
- toujours la même somme servirait à créer 100 millions de places scolaires pour des enfants actuellement sans école;
- un montant bien au-dessous de 1% couvrirait largement les frais de tout un système de secours pour les cas d'urgence, avec une force permanente d'entraide internationale dont l'action porterait sur les pays subitement frappés d'une grave crise ou d'un désastre.

Je pourrais bien continuer! Mais la leçon est déjà claire.

Le fait que nous soyons incapables de nous employer à ces oeuvres ou peu disposés à y placer notre argent, préférant au contraire poursuivre la course effrénée aux armements de plus en plus chers et de plus en plus compliqués, constitue un scandale intolérable, une disgrâce

universelle que les générations futures auront raison de nous jeter à la tête. C'est là un signe certain que quelque chose ne va pas chez nous ni dans le monde que nous avons bâti. Qu'il s'agisse d'individus, de communautés ou de nations, nous semblons tous être devenus les esclaves des moeurs, des institutions et des structures socio-économiques qui ont poussé autour de nous. Préjugés, croyances, styles de vie, échanges commerciaux, structures sociales et économiques, toutes ces choses sont devenues autant d'obstacles au changement, des chaînes qui nous attachent à un système mondial fondamental et profondément injuste.

Il est impossible que nous ignorions le problème. Pendant les deux dernières années, toute une série de rencontres internationales et de congrès, sans précédent, nous ont permis de plonger dans cette réalité. Outre les 6ème et 7ème sessions spéciales de l'Assemblée Générale des Nations Unies et les conférences massives sur la Population Mondiale, l'Alimentation Mondiale et la Loi de la Mer, seulement cette année nous avons vu se réunir UNCTAD IV, la Conférence des Nations Unies sur l'Habitat et celle de l'Emploi Mondial.

Les résultats obtenus par ces conférences internationales ont été si minces que l'on est tenté de se demander si certaines décisions urgentes et importantes ne sont simplement retardées parce que, tout en étant acceptables en bonne logique, elles ne sont pas politiquement désirables pour quelques-uns. Car, au bout du compte, le message de ces rencontres internationales est assez évident. Même si l'on met l'accent sur des aspects divers, elles finissent par dire toutes la même chose. En termes bien clairs et s'appuyant de plus en plus sur les faits, elles affirment:

- que notre monde est malade,

- qu'on ne peut le soigner que par des mesures radicales,
- que l'on a besoin d'un nouvel ordre international.

Ce point a été particulièrement mis en relief dans une déclaration récente du Forum du Tiers-Monde. Je cite: "La présente crise de l'économie mondiale est une crise des structures internationales, et non un simple mouvement de recul dans le développement global. Fondamentalement nous avons affaire à un système malade, et nous avons besoin, en réalité, de réformes radicales plutôt que de changements marginaux" (4).

Jusqu'à présent l'attention s'est principalement concentrée sur le besoin d'un nouvel ordre économique international. Dans la Déclaration des Nations Unies de 1975 les pays du Tiers-Monde en voie de développement exigeaient:

- le contrôle de leurs propres ressources naturelles,
- des prix justes et des marchés ouverts à leurs exportations,
- une augmentation de l'aide au développement, libre de conditions politiques ou militaires,
- la réforme du système monétaire, permettant d'assurer le développement par un flux suffisant des ressources.

D'une conférence à l'autre ces demandes deviennent plus insistantes, plus unifiées, plus précises. Cependant, comme l'UNCTAD IV vient de nous le montrer, les nations les plus riches y résistent encore et se refusent à faire des concessions importantes.

Je ne suis pas un économiste et ne saurais, par conséquent, juger du mérite de telle ou telle mesure spécifique. Mais il ne faut pas être un spécialiste d'économie pour constater que, derrière les complications techniques, se cache toute une réali-

Sommes-nous donc en train de poursuivre une ombre, un rêve? Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité nous possédons les ressources et les moyens techniques suffisants pour nourrir convenablement chaque homme, chaque femme et chaque enfant de la terre. Bien sûr, il y a beaucoup d'obstacles à surmonter. Mais l'essentiel reste: NOUS POUVONS LE FAIRE.

té humaine. Les deux tiers des êtres humains qui vivent sur la terre manquent de nourriture suffisante, de maison, de vêtements convenables et d'éducation, et ils ont peu de chances d'accéder à ces droits fondamentaux à moins qu'un ordre tout à fait nouveau ne soit institué et rien qu'à ce moment-là. Il n'est pas besoin non plus d'être un économiste pour comprendre que cet ordre entièrement nouveau ne concerne pas seulement les rapports entre pays, mais aussi les conditions de vie, chroniquement injustes, à l'intérieur même de chaque pays. N'importe quelle communauté, universelle ou nationale, qui permet qu'un petit groupe de ses membres puisse disposer de la majeure partie de ses ressources et laisser le reste de leurs compatriotes dans la misère la plus cruelle, a besoin d'une réforme radicale.

Les structures et les gens

On ne change pas une situation injuste, comme celle où nous nous trouvons aujourd'hui, en changeant tout simplement les structures et les institutions. Il faut aussi changer le peuple qui est dedans. Or, pour changer ce peuple, il ne suffit pas de changer son status économique. Un modèle de développement qui porterait exclusivement sur les aspects matériels de la croissance ne saurait aboutir à une société équitable et juste. Le véritable développement, comme on l'a souvent répété et comme nous l'entendons de plus en plus, doit être intégral et complet, portant non seulement sur tous les hommes, mais sur l'homme tout entier (5). Voilà pourquoi il demande la conversion des gens en même temps que celle des structures. Un Nouvel Ordre Economique International n'a aucun espoir de succès s'il n'est pas bâti et ne s'appuie pas sur un Nouvel Ordre Spirituel International.

Ce point a été fortement souligné par le Pape Paul VI dans une exhortation récente à propos de l'évangélisation. "L'Eglise, dit-il, tient certes comme important et urgent de bâtir des structures plus humaines, plus justes, plus respectueuses des droits de la personne, moins oppressives et moins asservissantes, mais elle est consciente que les meilleures structures, les systèmes les mieux conçus deviennent vite inhumains si les pentes inhu-

maines du coeur de l'homme ne sont pas assainies, s'il n'y a pas une conversion du coeur et du regard de ceux qui vivent dans ces structures ou les commandent" (6). Ce que nous cherchons est donc, toujours selon le Pape, "un total renversement intérieur que l'Evangile désigne sous le nom de *metanoia*, une conversion radicale, un changement profond du regard et du coeur" (7). "C'est avec cet appel, nous dit St. Matthieu, que Jésus commença sa prédication" (8).

Mais que ferons-nous pour amener ce changement du regard et du coeur? Où trouver cet ordre spirituel nouveau, cette *metanoia* dont le monde a tellement besoin? Ma réponse, mes chers frères et soeurs, est celle-ci: dans l'Eucharistie. Nous le trouverons dans la fraction du pain, telle qu'elle fut pratiquée et vécue par les Apôtres et les premiers chrétiens dont beaucoup l'avaient reçue directement du Seigneur lui-même (9).

Les Vieux m'ont conté

par Germain Lemieux

Chaque volume contient le répertoire d'un ou de plusieurs vieux conteurs.

Une véritable encyclopédie de folklore

Des textes authentiques de notre terroir

Le huitième volume vient de paraître

351 pages

\$14.50

Les Editions Bellarmin

8100, boul. Saint-Laurent
Montréal H2P 2L9

Tél.: (514) 387-2541

1. *Rapport sur la Conférence Mondiale de l'Alimentation*, Nations Unies, Genève, 1975.
2. Cf. plusieurs articles et rapports dans des revues récentes, par exemple, Abercrombie and McCormack, *Population and Food in the Light of Bucharest and Rome*, qui doit paraître prochainement dans FOOD POLICY.
3. Cf. Ruth Leger Sivard, *World Military and Social Expenditures 1976*, U.S.A., 1976, p. 6.
4. *Proposal for a NIEO*, Report of the Third World Forum by a Special Task Force, 1975.
5. Cf. *Populorum Progressio*, 14.
6. *Evangelii Nuntiandi*, 36.
7. *Ibid.*, 10.
8. Cf. *Matth.* 4, 17.
9. Cf. Stanislas Lyonnet S.J., *La nature du Culte Chrétien: Culte eucharistique et promulgation du "commandement nouveau"*, Pontificio Istituto Biblico, Rome, 1975.

Les pièges du structuralisme

par
Louis-Bertrand Raymond*

Le structuralisme est en train d'envahir plusieurs domaines de la réflexion contemporaine. Partie de la linguistique, après avoir secoué l'anthropologie avec Levi-Strauss, sa vague déferle actuellement sur la critique littéraire.

Les promesses de profondeur du structuralisme, et surtout la possibilité qu'il représente de donner à l'approche littéraire une sorte de statut scientifique grâce à la généralisation, à l'universalisme, expliquent cette sorte d'engouement.

Ce qui n'empêche pas la perspective structuraliste à laquelle on soumet le texte littéraire de dissimuler des traquenards où l'oeuvre risque de perdre certains de ses caractères essentiels.

L'analyse structuraliste du récit, par exemple, qui a tout particulièrement retenu l'attention des chercheurs, n'est pas, en effet, de tout repos: cette analyse se voit constamment écartelée entre des appels contradictoires.

Son ambition la met en quête d'un lexique, d'une syntaxe, d'une logique que certains voudraient pouvoir appliquer à n'importe quel texte narratif. Claude Bremond (1), pour sa part, rêve d'une grammaire narrative fondamentale qui serait valable pour tout récit, qu'il soit verbal, iconique ou simplement gestuel.

Mais pour découvrir les structures fondamentales du récit, il faut accéder au niveau de l'universel, du conceptuel. Impossible de parvenir

à de tels universaux sans passer par la voie de l'abstraction (propre à la philosophie et à la science) qui débouche "sur un petit nombre de concepts très généraux et très abstraits" (2).

Propp parle de "fonctions", Greimas, de "schéma constitutionnel", Bremond, de "rôles": toutes ces théories ont en commun "un cadre de référence universel" qui légitime "l'analyse formelle du récit". (3)

Cet effort de l'analyse structuraliste trahit un désir plus ou moins avoué d'atteindre à l'universalité de la connaissance scientifique. Certains structuralistes semblent même disposés à sacrifier ce qu'un texte peut avoir d'original, de particulier à ce qu'il renferme d'universel.

Au fond, l'approche structuraliste n'a pas le choix: Propp avec ses 31 "fonctions", Bremond avec ses "rôles" et Greimas avec "sa grammaire narrative fondamentale" du récit, se meuvent tous dans un univers conceptuel qui est celui de l'abstraction. On ne saurait tendre à l'universalité sans généraliser, sans schématiser. Et il est pour le moins surprenant d'entendre reprocher à une telle démarche son formalisme ou son finalisme.

La recherche de l'infra-structure d'un texte oblige nécessairement et paradoxalement à une ascension vers "le ciel des Idées". Faut-il, sans vouloir jouer sur les mots, estimer cette montée comme une promesse de plus grande profondeur? Et mépriser pour autant comme superficiels et négligeables les éléments d'un récit littéraire qui sont de nature à le particulariser, à l'individualiser?

Répondre par l'affirmative, c'est reconnaître que l'on a opté pour une perspective ou philosophique ou

scientifique. Mais alors qu'advient-il de la saveur, de la couleur d'un conte (ou d'un mythe) une fois qu'on a réduit l'un ou l'autre au squelette schématique du jeu des fonctions ou des rôles de leurs personnages?

Sans doute qu'à l'arrière-plan de toute oeuvre littéraire il y a un lexique, une syntaxe, une grammaire; mais vouloir faire de cet arrière-plan, même sous prétexte qu'il est moins conscient, voire inconscient, l'essence même de l'oeuvre, est-ce cheminer dans la bonne direction?

Jean Genette (4) a suggéré une manière fort subtile, et aussi fort intéressante d'éviter le dilemme embarrassant qui coince ici l'approche structuraliste. Il rappelle, à propos de *A la Recherche du Temps perdu* que ce qui fait "la singularité, la spécificité du récit proustien, n'est pas indécomposable" (5): ce qui signifie que l'analyse peut découvrir à l'intérieur même des particularités de ce récit ce qu'il a de commun avec d'autres récits semblables.

Genette soutient même que la recherche elle-même du spécifique de ce roman débouche sur l'universel: "en cherchant le spécifique, je trouve de l'universel." (6)

Selon sa formule fort suggestive, brillante, sinon convaincante, "le général est au coeur du singulier, le connaissable est au coeur du mystère." (7)

Voilà qui rappelle étrangement l'unicité, le mystère de la personne humaine: n'est-elle pas du reste à la source même du cachet unique de l'oeuvre littéraire (ou artistique)? Mais alors comment à la fois catégoriser et respecter le mystère de l'oeuvre, comment réduire l'ineffable spécificité de l'être humain à la

* L'A., jésuite, est professeur de littérature française au Collège Jean-de-Brébeuf.

part d'universel et de commun qu'il partage avec les autres? L'incommunicabilité au niveau de la création ne découle-t-elle pas fatalement de celle qui subsiste au niveau de l'être?

Et n'y a-t-il pas risque de perdre ainsi de vue, d'oublier comme s'il n'était qu'un simple sentier d'accès, ce qui rend l'oeuvre unique, dans la hantise de parvenir au commun, à l'universel?

De plus l'infra-structure de l'oeuvre, son "sous-bassement", ne s'éloigne pas seulement du particulier: elle s'éloigne également, et il faudrait dire "en même temps", du temporel. Abstraction et achronisme vont de pair.

Et pourtant, le narratif ne peut s'abstraire du temps: pas plus que la musique, il ne saurait exister sans la durée. Il a besoin du temps pas seulement pour se situer, mais aussi pour se déployer, pour respirer. Résumer la musique, voire la syncoper, c'est la détruire: il en va de même pour le récit littéraire.

Tel semble donc être le dilemme de l'approche structuraliste d'un texte littéraire: d'une part, se hisser jusqu'à "la dialectique achronique des concepts contraires" (8), dans l'espoir de toucher à l'essentiel du texte; et en même temps, tenir compte de la dimension temporelle à laquelle est soumise la narrativité (et son devenir), de l'aspect particulier dont tel moment de l'histoire d'une culture ou telle tradition de cette même culture viennent informer, marquer la structure profonde, universelle et commune à plusieurs oeuvres d'écrivains de cultures diverses.

On pourrait même ajouter à ces facteurs de temporalisation du récit, la suite des portions que l'on distingue dans la durée (le passé, le présent et l'avenir): catégories difficilement dissociables de la suite logique qui va de la cause à l'effet, et qui spontanément distingue dans le récit l'événement, ses antécédents et ses suites.

L'ordre logique dans les idées est relié (du moins en partie) à cette suite, cet ordre des portions du temps. Bremond fait même de cette suite temporelle des événements du récit, de leur "séquence", une "uni-

té narrative élémentaire", un "atome de signification": ils représentent, selon lui, des hypothèses de structure fondamentale et universelle du récit.

Les aspects structuraux d'un récit (ou d'un conte) ne sont pas sans rapport avec ses possibilités d'exportation: voilà qui nous donne sinon la clef, du moins une clef de la mystérieuse diffusion des contes, de l'étonnante ubiquité universelle dont ils jouissent.

Les contes qui voyagent davantage, le plus rapidement et le plus facilement, sont ceux qui expriment les aspirations les plus fondamentales de l'homme. Et comme l'explique fort bien Bremond, il suffit d'une escale de bateau qui donne lieu à la rencontre de deux conteurs pour qu'un récit fasse le tour du monde en quelques mois.

A condition toutefois que ce conte ne soit pas "ethnique", c'est-à-dire d'un particularisme tel qu'il en devienne "inexportable". Notre littérature, reconnaissons-le, a longtemps connu pareil sort alors que trop soucieuse d'être canadienne, et pas assez d'être humaine, elle prenait une couleur locale superficielle qui ne parvenait pas à atteindre, à intéresser des lecteurs étrangers. Sa volonté de se faire différents des autres trahissait, à son insu, son manque de maturité.

Ces considérations sur l'universalisme, le particularisme ou la temporalité du récit paraîtront peut-être un peu abstruses. Le structuralisme, il est vrai, nous entraîne dans ces sentiers arides de la spéculation où nous avons l'impression de tourner le dos à ce qui caractérise la littérature elle-même. Mais ne fallait-il pas s'engager dans ces pistes pour découvrir où elles mènent?

1. Claude Bremond, *Logique du récit*, Paris, Seuil, 1973.
2. *Ibid.*, p. 323.
3. *Ibid.*, p. 324.
4. Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.
5. *Ibid.*, p. 68.
6. *Ibid.*,
7. *Ibid.*, p. 69.
8. C. Bremond, *op. cit.*, p. 324.

Un nouveau volume
de Richard Arès

L'Eglise dans le Monde d'Aujourd'hui

Présentation pédagogique
de la Constitution pastorale
"Gaudium et Spes"

Les Editions Bellarmin

8100, boul. Saint-Laurent
Montréal, H2P 2L9

Tél.: (514) 387-2541

Conservez

RELATIONS

Reliures de votre collection 1976

— le lecteur fournissant sa collection \$8.95

— si nous fournissons la collection \$16.95

Cartables: \$5.95 (par la poste \$6.50)

8100, boul. Saint-Laurent
Montréal H2P 2L9
387-2541

Les "voyageries" de Victor-Lévy Beaulieu

N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel

par Gabrielle Poulin

"... aussi ne sais-je plus qui de moi est le livre et qui du livre se retrouve en moi, tout élément de n'importe quelle vie s'y greffant pour y perdre son autonomie et se fondre dans le *joir de l'oeuvre*". (p. 84-85)

Avec *Blanche forcée*(1), Victor-Lévy Beaulieu lançait, il y a à peine quelques mois, ce que, à défaut d'un autre terme, l'on peut appeler une "suite" romanesque, présentée sous le titre général des *Voyageries*. Le seul mot "voyagerie", par une sorte d'association libre, fait se lever d'autres vocables de formation populaire, très expressifs, qui évoquent, chacun à sa façon, les errances de l'esprit dans le monde de l'imaginaire. Les *voyageries*, comme les *menteries* et les *foleries*, sont les défroques dont sont affublées les rêveries romantiques quand les modernes promeneurs solitaires parcourent la feuille et le pays blancs offerts à leurs divagations pérégrinantes, comme la chasse-galerie aux conteurs d'autrefois.

Dans *Blanche forcée*, ses *voyageries* avaient conduit le Job J Jobin à la poursuite du secret de Blanche dans la dérive du St-Laurent frappé, du Grand Morial à Gespeg et à Percez en passant par la Mattavanie. Blanche est morte comme la baleine Ventre-de-soufre, "comme un cri qui se gonfle en deux cents pages pour aboutir dans sa mort de Gespeg" (12), mais rien n'est définitif, rien n'est réglé. Le romancier, qui a voulu se défaire du Job J, comme il s'était défait de Malcomm Hudd et de Satan Belhumeur, se rend bien compte qu'il n'a fait que déposer un masque une fois de plus. Pourra-t-il, le visage nu, poursuivre ses *voyageries* dans les "monts et les vaux de l'écriture" et, délaissant le royal chemin d'eau de ce pays poreux comme l'imaginaire, s'engager impunément sur les autoroutes asphaltées qui séparent plus qu'elles ne les joignent les villes solitaires et ombrageuses de Montréal, Québec, Chicoutimi, Rimouski et même l'Ottawa, cette capitale tirée à quatre épingles du "faux pays"?

UNE LAMENTATION

N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel(2) porte comme sous-titre le mot "lamentation". Si l'on se souvient que, dans la galerie des personnages de Beaulieu, Abel est le romancier de la famille Beauchemin avec qui l'auteur de *Race de monde* s'identifie volontiers allant même jusqu'à lui concéder la paternité de ses propres oeuvres, l'on devinera sans peine que cette lamentation doit avoir pour objet les tourments et les difficultés de toutes sortes qui accablent le créateur dans sa vie et dans son métier d'écrivain. Dans tous ses romans Beaulieu s'interroge longuement sur le phénomène de la création romanesque. Il n'est peut-être pas exagéré de dire que ce retour sur soi, cette attention au geste de l'écriture est le moule qui détermine la forme des personnages inventés, le ferment qui fait lever la pâte dont tous ils sont façonnés, le ressort qui les met en marche. Vouloir aborder l'univers de Beaulieu en tentant d'ignorer ce thème capital, générateur de toutes les situations, de tous les conflits et de toutes les errances, c'est se vouer à l'incompréhension et enlever aux personnages le cordon qui les relie à leur créateur et sans lequel ils ne sauraient subsister ni survivre:

... je n'en ai pas fini, avec aucun de mes personnages, même pas le Job J Jobin, je croyais, j'en étais sûr, il y avait Blanche et les baleines du golfe et tout ce qui se mourait en eux (...) j'ignore si vous savez ce qu'est l'écriture de ce cri, ce que ça mange en soi dans l'horreur de la colère rentrée, j'ignore si vous savez (dans l'instant où il n'y a plus aucun gigotement, ni de mains ni de pieds, et pas davantage de coeur, qu'une mare de sang stagnante, dans le

roidissement ultime de tous les membres, rien qu'une matière basculant dans l'autre côté de sa vie) et je persiste pourtant à continuer parce que je ne peux pas faire autrement. (12.)

Dans ce nouveau tome, le deuxième des *Voyageries*, le romancier, disais-je, laisse tomber ses masques et ses prête-noms. Il écrit ce roman à la manière d'un journal. Il tâche en quelque sorte de prendre et de garder l'initiative du récit, essayant de reléguer à l'arrière-plan les êtres qui le hantent. Cette fois, il entreprend un voyage de reconnaissance sur les routes du quotidien. Il s'appelle, non pas Abel, - bien qu'il sache que c'est la voix de ce frère de sang qui crie et se lamente en lui, - mais Victor-Lévy; il parle de sa "femme rare", de ses "deux filles sauvages", Julie et Mélanie, de "l'appartement emprunté de la rue Ethier", de son métier d'éditeur, de ses collègues: Gilbert Larocque, Roger Desroches, Gilles Lamontagne et Mario Leclerc; il raconte sa visite à Robert Bourassa, du temps que celui-ci était Premier Ministre, ses rencontres avec les étudiants à Chicoutimi, les circonstances qui ont entouré la remise du Prix du Gouverneur général dans l'Ottawa et, enfin, le départ pour les vacances vers la maison de ferme de la Mattavanie avec sa "femme rare" et ses "deux filles sauvages". Mais si Beaulieu fait état simplement de toutes ces choses qui forment la trame de sa vie d'homme, c'est avec son regard de romancier qu'il les considère: le réel pour lui est l'aliment de l'imaginaire mais aussi l'obstacle à l'incessante coulée de l'écriture. Les personnages inventés sont jaloux du temps que leur vole, pour exercer son rôle de chef de famille, le père de Julie et de Mé-

lanie et tentent de le retenir auprès d'eux. Victor-Lévy est obligé de protester, de prononcer à haute voix une profession de foi qui devrait les tranquilliser: "J'appelle écriture tout ce par quoi je suis vécu (...) dans mon quotidien des mots, sans mythe ni même que sans histoire." (84.) Pourtant, une fois faite cette protestation ambiguë de fidélité à la vocation de romancier dans les moindres déplacements sur les chemins du réel, ni les personnages inventés, ni la "femme rare", ni les "deux filles sauvages", ni Victor-Abel Beaulieu ne sont rassérénés. Les minutes consacrées au temps de l'écriture ne sont-elles pas volées à la vie de famille tout en s'avérant insuffisantes pour la construction de l'oeuvre? "Le Melville" informe dans lequel viennent se cristalliser tous les livres futurs arrache des plaintes incessantes au romancier, tandis que Job, depuis la mort de Blanche, attend le signal du maître de cérémonie pour poursuivre son exploration. "Le Melville", Job, Blanche, Ruth... n'ont droit dans ce livre du quotidien qu'à un espace aussi restreint que celui de ces quelques heures de tranquillité arrachées au sommeil. Pourtant cet espace réservé leur donne le pouvoir d'envahir comme des fantômes toutes les heures du jour qu'ils investissent de leur ombre tourmentée et tourmentante:

... la réalité est sombre: rien de tout ça n'existe, il n'y a que la démangeaison de l'oeuvre, que ce qui court à fond de train dans les sentiers de la création, dans le ça éclaté du réel et de ce qui ne peut être réel, sur les traces du Melville comme à la poursuite d'une armée se débandant. (75.)

La ténèbre créatrice envahit la vie et l'oeuvre et arrache à Victor-Abel ce livre à l'écriture ininterrompue comme une lamentation.

SPECTATEUR ET SPECTACLE

L'oeuvre tout entière de Beaulieu est soumise à un mouvement de pendule dont les deux pôles sont constitués par le réel et par l'imaginaire. Les romans dans lesquels apparaît Abel, le sixième enfant de la famille Beauchemin, tout en faisant largement place à l'invention, contiennent, j'imagine, davantage d'éléments autobiographiques: ce sont *Race de monde* (3), *les Grands-pères*(4), *Oh Miami, miami, miami* (5), *Jos Connaissant*(6), *Don Quichotte de la démanche*(7), tandis que *Mémoires d'outre-tonneau*(8), *La Nuitte de Malcomm Hudd*(9), *Un rêve québécois*(10) et *Blanche forcée* ont surgi d'une ténèbre plus complète et plus pure. Dans *N'évoque plus que...*, c'est la première fois que le pendule s'affole et perd son semblant de régularité comme si l'auteur ne savait plus lui-même distinguer nettement les lignes de démarcation entre les personnages inventés et les personnages réels. "La grande actrice rousse" existe-t-elle ou bien n'est-elle que la réincarnation de l'impossible Blanche forcée? Si le livre se fait spectacle, le romancier, lui, peut sans remords devenir spectateur

et sous ce nouveau déguisement se glisser dans la loge de cette femme créée par sa "passion dévorée de Blanche". Alors les voyages obligatoires sur les routes du Québec, au volant de la "Cutlass", se changent en voyages et le deuxième tome du nouveau livre s'écrit. Il est composé d'étapes, de bouts de chemins, de personnages, d'êtres humains, d'animaux qui défilent sur le fond mouvant du paysage et du pays. Non, ce n'est pas un récit de voyage, ni une chronique, ni un journal de bord. Disons que ce livre ressemble à un album dans lequel les textes tiennent lieu d'images et les reproductions de légendes. Les personnages sont noirs ou blancs; la photo s'accompagne toujours de son épreuve négative mais le mouvement, le ton, la voix du commentateur empêchent qu'on discerne bien lequel, du réel ou de l'imaginaire, correspond au blanc ou au noir. Qu'importe d'ailleurs puisque toutes ces images sont animées! Si Julie et Mélanie savent poser les gestes éternellement gracieux des deux filles de Hugo comme "un vol de papillons arrêté dans l'extase", elles savent aussi amener dans leur univers, au milieu des "petits bonhommes de bois", l'écrivain revêtu du lourd chapeau à larges bords qui, dans ses romans, lui sert à dissimuler les contours de ses masques: "Tout se mêle parce que tout ça se vit en même temps et comme à l'extérieur de son vécu. Comme dit le Melville: "Si vraiment c'est sage, ça a l'air sot, et si c'est sot, ça vous a une sorte d'air de sagesse." (23).

Et tout ça, le travail et les jeux, le vécu et le rêvé, le vu et le lu, le blanc et le noir, le caractère gras et l'italique, l'écriture et les reproductions, la lassitude et l'ivresse, ça vous a une sorte d'air de "voyageries" et ça s'ajoute à l'oeuvre déjà impressionnante d'un auteur qui, lorsqu'il n'a pas le temps d'écrire, se lamente. Mais parce que cet auteur s'appelle Victor-Lévy Beaulieu, sa lamentation a vite fait de se métamorphoser en écriture. L'oeuvre qui naît alors tient du paradoxe, de la ténèbre blanche. C'est troublant, mais ça vous a une sorte d'air de limpidité. C'est peut-être ça en fin de compte la littérature.

- 1) Victor-Lévy Beaulieu, *Blanche forcée*, Montréal VLB, 1976, 213 pp. J'ai fait une lecture de ce roman dans *Relations*, 36, no 420 (novembre 1976), p. 318-319; également dans *Lettres québécoises*, vol. 1, no 4 (novembre 1976), p. 6-9.
- 2) *N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel*, Montréal, VLB, 1976, 197 pp.
- 3) *Relations*, 32 (1972): 249-251.
- 4) *Relations*, 33 (1973): 24-25.
- 5) *Relations*, 34 (1974): 156.
- 6) *Relations*, 32 (1972): 312-314.
- 7) *Relations*, 35 (1975): 284-285.
- 8) *Relations*, 32 (1972): 249-251.
- 9) *Relations*, 32 (1972): 312-314.
- 10) *Relations*, 32 (1972): 341-343.

Le 20 février 1977

Ouvrages reçus

- Brunet, Michel: **Notre passé, le présent et nous**. - Montréal, Fides, 1976, 280 pp..
- Criminologie 1977: **Affaires et criminalité au Québec**. - Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, Vol. X, No 1, 1977, 104 pp.
- Deiss, Lucien: **Joyeuse lumière**. - Paris, Editions du Levain, 1976, 64 pp.
- Desgout, Christian: **Le plaisir sexuel, est-ce un droit?** - Paris, Editions du Levain, 1975, 104 pp.
- Dorge, Lionel: **Le Manitoba, reflets d'un passé**. - Saint-Boniface (Manitoba), Les Editions du Blé, 1976, 184 pp.
- Gagnon, Gabriel: **Coopératives ou autogestion, Sénégal, Cuba, Tunisie**. - Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1976, 484 pp.
- Gestion**, revue internationale de Gestion. - Vol. 2, No 1. - Montréal, revue internationale de gestion, 1977, 72 pp.
- Leclerc, Jean: **Le marquis de Denonville**, gouverneur de la Nouvelle-France, 1685-1689. - Montréal, Fides, 1976, 300 pp.
- Mémoire du Conseil du statut de la femme: **L'accès à l'éducation pour les femmes du Québec**. - Décembre 1976, 44 pp. plus annexes.
- Sacrée Congrégation pour la Doctrine de la Foi: **L'admission des femmes au sacerdoce ministériel**. - Déclaration du 15 octobre 1976. - Coll. L'Eglise aux quatre vents. - Montréal, Fides, 1976, 20 pp.
- Sociologie et sociétés, Vol. 8, No 2, oct. 1976: **La mobilité sociale, pour qui, pour quoi?** - Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1976, 158 pp.
- Soviet Persecution of Religion in Ukraine**. - Toronto, World Congress of Free Ukrainians, 1976, 56 pp.
- Straram, Patrick, le Bison ravi: **Le bison ravi fend la bise**. - Montréal, L'Aurore, 1976, 96 pp.
- Vittoz, Docteur Roger: **Angoisse ou contrôle**. - Paris, Editions du Levain, 1976, 120 pp.
- Grégoire, Paul Mgr: **Ensemble annoncer Jésus-Christ**. - Projet pastoral. - Montréal, Fides, 1977, 80 pp.
- Mignot André et coll.: **Les fumées de Satan**. - Editions la Table Ronde, 1976, 288 pp.
- Revue d'ethnologie du Québec**, sous la direction de Robert-Lionel Séguin: No 4. - Montréal, Léméac, 1976, 116 pp.
- Pollet, Ray. J.: **Lexique de termes techniques. Lexicon of Technical Terms**. - Montréal, Léméac, 1976, 236 pp.
- Dupont, Jean-Claude: **Héritage d'Acadie**. - Montréal, Léméac, 1977, 380 pp.
- Revue **Critère**: Hiver 1977, No 16, **L'âge et la vie**. - Publiée par le Collège d'Ahuntic, Montréal. 220 pp.

Victor Hugo

revient

à la scène

par Georges-Henri d'Auteuil

Certains se souviennent peut-être d'une épigramme satirique qui commence par ces vers: "Où, oh! Hugo, juchera-t-on ton nom? "Rendu justice, enfin, que ne t'a-t-on?" et qui avait cours dans les milieux adversaires de Victor Hugo, le grand manitou du Romantisme, comme on sait (ou plutôt comme on ne sait plus!) En effet, s'il y a eu des hugolâtres, des critiques acerbes n'ont pas manqué pour souligner les défauts du poète des *Contemplations* ou d'*Hernani*, défauts parfois, d'ailleurs, aussi énormes que les qualités. Maintenant, presque un siècle après sa mort, Hugo est facilement considéré comme le grand poète lyrique français. Au reste, le lyrisme, est-ce que cela existe encore dans la poésie actuelle?

Son lyrisme, gracieux, délicat ou puissant, mais toujours exubérant, Hugo l'a transporté dans son théâtre rempli d'envols audacieux, de fortes images, de luxuriantes couleurs, sous l'avalanche, les failles cachées. Sous l'influence de Shakespeare, son grand modèle, et en opposition du théâtre classique français dont la veine semblait bien tarie, Hugo veut réintroduire dans ses oeuvres dramatiques, naturel et vérité, transfigurés par la magie de l'art, et un vers souple, libre, positif et poétique à la fois, capable d'exprimer les profondeurs de l'âme comme les simples aspects des événements de tous les jours.

La pièce "Mangeront-ils?"

C'est ce qu'essaie de nous montrer la pièce à l'affiche au Théâtre du Nouveau Monde, tirée du "Théâtre en Liberté": *Mangeront-ils?* Oeuvre, il convient de se le rappeler, d'un auteur de soixante-dix ans, aigri par un pénible exil sur un îlot de roches perdu dans la mer houleuse de la Manche, qui crie vengeance contre les tyrans et les usurpateurs. Oeuvre, donc, qui, sous les voiles d'une affabulation poétique, ca-

che de violents désirs de revanche et de condamnation. Pièce d'intention fortement politique et qui — à cause peut-être de son titre — paraît, aux yeux de Jean Dalmain qui la présente et la joue, pertinente à notre temps, où la faim n'est pas seulement une allusion de théâtre, mais une cuisante réalité pour tant d'hommes dans le monde.

Est-ce là le motif du choix de cette pièce, peu connue et mineure sur le plan dramatique, en comparaison des oeuvres de la maturité comme *Hernani*, *Ruy Blas*, *Marie Tudor*? Peut-être mais, quoiqu'on dise, *Mangeront-ils?* donne une assez bonne idée du genre de Victor Hugo, de ses positions religieuses, sociales et politiques comme de son mode d'expression dramatique. A ce sujet, le mot **étourdissant** me paraît le plus approprié. Etourdissant, le rythme de l'action à mesure qu'elle se déroule, la vivevolte des mots et des rimes, le lyrisme débridé ou fantasque de certaines scènes ou monologues, que la mise en scène de Dalmain s'efforce de bien faire sentir. On peut se lasser de ce tapage de sentiments, de cette orgie d'images, de ce cliquetis de mots, mais il convient de s'y attendre dès qu'il s'agit du bonhomme Hugo.

Quant aux idées, on le retrouve ici comme dans plusieurs de ses autres oeuvres mais encore exacerbées par l'âge, les rancoeurs, la haine même et les injustices dont il se prétend la victime. Comme lui, son Roi de l'Île de Man, dans la mer d'Irlande, est un sectaire religieux et fanatique anticlérical et qui représente, au plan politique, la cruauté du despote à la brutale arrogance, mais dont les vicieuses machinations contre deux tendres et sympathiques amoureux seront déjouées par la sorcière Zineb et surtout Aïrolo, voleur et brigand au grand coeur. Réplique, que l'on rencontre partout dans l'oeuvre de Hugo, du pauvre et misérable gueux mais bon, généreux, intelligent, opposé au riche et puissant, injuste oppresseur et souvent criminel. Le Bon orné de toutes les vertus contre le Méchant doué de tous les vices. *Mangeront-ils?* nous présente donc une image assez juste d'un Victor Hugo fin

de siècle et de carrière: d'abord chanteur de la royauté et de l'Eglise, il est maintenant anarchiste révolutionnaire qui applaudit aux violences libératrices de la Commune de Paris.

L'interprétation du T.N.M.

C'est ce Hugo lyrique et révolté qu'on nous a présenté sur la scène du T.N.M., précédé par un prologue de poèmes célébrant l'Amour, récités par l'équipe des comédiens, mais que j'ai presque complètement manqué par la faute de confusion de billets. Dans un décor de cimetière désaffecté d'un monastère, conçu par Robert Prévost, Jean Dalmain a fait évoluer une douzaine d'interprètes bien délégués dans un mouvement alerte et précis.

Jean Dalmain faisait lui-même le Roi, avec entrain et une voix puissante, mais un peu éraillé comme s'il mâchouillait des cailloux. Son conseiller, perfide d'ailleurs, Jean-Louis Millette, jouait le rôle des confidentes chargés de subir, veux, veux pas, les déclarations plus ou moins saugrenues des princes. Un Michel Dumont très en forme interprétait le brigand Aïrolo, avec brio, aisance et autorité. Avec le Roi, il est vraiment le meneur de jeu de la pièce. La sorcière de Louis Marleau qui, malgré sa perruque de vieille femme de cent ans, n'a pu nous tromper sur son âge réel, avait surtout à réciter un magnifique poème sur la Mort qu'elle a parfaitement réussi. Deux tourteraux, romantiques à souhait autant dans leurs sentiments que dans leur langage, ont été rendus par Marc Grégoire et Anne Létourneau, accompagnés de quelques comparses à tout faire.

Peut-on espérer qu'on nous serve à nouveau un autre Victor Hugo, mais, cette fois, un grand et d'une étoffe plus solide?



L'ORGANISATION CATHOLIQUE CANADIENNE
POUR LE DÉVELOPPEMENT ET LA PAIX
DIOCÈSE DE MONTRÉAL

PROGRAMME D'AIDE AU DÉVELOPPEMENT SOCIOÉCONOMIQUE

L'Organisation Catholique Canadienne pour le Développement et la Paix, fondée en 1967 par l'épiscopat canadien, est chargée de promouvoir la coopération par un programme d'éducation et d'information, diffusé auprès des Canadiens et par le financement de projets de développement socioéconomique dans les pays les plus défavorisés du tiers monde. La principale source de fonds de l'organisme est la collecte de la campagne "Carême de Partage" tenue chaque année dans le pays.

L'Organisation vous propose, pour "Carême de Partage 77", à l'occasion de son dixième anniversaire, de subventionner quarante et un projets au montant de \$475,000.00, ces projets sont destinés à soutenir les efforts de ceux qui travaillent à éliminer les causes plutôt que les symptômes du sous-développement. Projets que les communautés locales voisines pourront reproduire chez elles avec leurs propres moyens ou des projets ayant une priorité sur le plan du développement de la région concernée. Ces projets touchent 30 pays et se groupent en dix catégories.

LA SOLIDARITÉ GAGNE DU TERRAIN . . . et voici comme exemples...

1- AGRICULTURE

ZAMBIA: ferme agricole à Momboshi

2- ASSISTANCE-TECHNIQUE

RWANDA: développement comm. achat d'un camion pour Kirarimboyo

3- EAU et IRRIGATION

INDE: projet d'eau/irrigation à Maliwada (agric.)

4- ÉDUCATION DES ADULTES

KENYA: éducation d'adultes à Nairobi

5- ENSEIGNEMENT TECHNIQUE

PÉROU: programme pratique d'enseignement technique à Cuzco

6- COMMUNICATIONS SOCIALES

ANGOLA: programme d'éducation pour développement communautaire par Radio-Ecclésiastique

7- JEUNESSE et ENFANCE

YEMEN du NORD: atelier d'apprentissage et jardin scolaire à Hadeidah

8- MOUVEMENT COOPÉRATIFS

CHILI: commercialisation de la coop. de pêcheurs à Talcahuano

9- RÉFUGIÉS

LES ANTILLES: formation des immigrants à Pointe à Pitre

10- SANTÉ

MADAGASCAR: développement comm. centre de formation de jeunes ruraux et dispensaire ambulatoire à Tamatave

LA TERRE EST À TOUT LE MONDE, mais... il faut y voir; secrétariat local: 9110 avenue Papineau, 387-7641

NOUVEAUTÉS

Suggestions pratiques d'animation pastorale au secondaire

par Jean-Paul Labelle et l'équipe
de la banque d'idées

Fruit d'une collaboration d'animateurs de pastorale, cet ouvrage aidera beaucoup les responsables de vie chrétienne dans les écoles. Il renseignera aussi les parents sur le travail accompli auprès de leurs enfants.

*Un volume: 13.3cm x 20.8 cm., 124 pages
\$4.25 (par la poste \$4.75)*

Travaux et Communications 3

PROGRÈS TECHNIQUE ET QUALITÉ DE VIE

par l'Académie des Sciences morales et politiques

La qualité de l'environnement s'oppose-t-elle au progrès technique? La machine et l'économie doivent-elles prendre tellement d'importance qu'elles détériore le milieu de vie? Des solutions sont ici proposées pour rendre plus saine l'existence de l'humanité dans un monde moderne.

*Un volume: 15.7cm. x 23.4cm., 165 pages
\$8.95 (par la poste \$9.50)*

La Mort, cette Inconnue

MÉDECINE, ÉTHIQUE ET LOI
FACE A LA MORT CÉRÉBRALE
par Marcel Marcotte

Question d'actualité pour les milieux hospitaliers et pour tous ceux qui peuvent avoir à prendre des décisions d'une extrême gravité, touchant des membres de leur famille.

*Un volume: 11.5cm. x 17.7cm., 96 pages
\$2.95 (par la poste \$3.50)*

Mgr Bourget et son temps

TOME V : LES DERNIERS COMBATS

1. LE DÉMEMBRÉMENT DE LA PAROISSE NOTRE-DAME (1865)
2. VINGT-CINQ ANNÉES DE LUTTES UNIVERSITAIRES (1851-1876)

par Léon Pouliot

Le dernier d'une série qui a étudié plusieurs aspects de la période de l'épiscopat de Mgr Bourget. Avec les luttes universitaires, on est étonné de se retrouver, après un siècle, aux prises avec des problèmes identiques et des solutions qui n'ont pas varié.

*Un volume: 13.1cm. x 21cm., 319 pages
\$8.25 (par la poste \$8.75)*

Nous assumons les frais de port de toute commande payée d'avance

Chez votre libraire ou aux

Editions Bellarmin

8100, boul. Saint-Laurent
Montréal
H2P 2L9
Tél. (514) 387-2541